

SF



Titania 2.0.

Pauline Pucciano

*Dans les pâles halos de soleils numériques
Je cherche l'Invisible en qui le ciel s'écoule
Je vois le monstre humain qui vaguement s'enroule
Autour de son Absence en anneaux concentriques
Ma douleur étranglée, oubliée, se morfond
En un repli de l'âme aux profondeurs internes
Et je porte au dehors un sourire si terne
Que mon cœur transparent au Réseau se confond.*

Jan effaça le mot « transparent », qu'il remplaça par « transpercé », et se relut.

*Ma douleur étranglée, oubliée, se morfond
En un repli de l'âme aux profondeurs internes
Et je porte au dehors un sourire si terne
Que mon cœur transpercé au Réseau se confond.*

– Moi, je préfère « transparent », dit une voix inattendue derrière lui.

Jan sursauta. Il débrancha son RV et ouvrit les yeux sur le monde réel. Il était toujours à la même place, depuis plus de trois heures. Assis sur le rebord de la Fontaine Serpentine, en face de l'Identitemple. La même foule bariolée et hétéroclite se pressait à l'entrée et à la sortie. Il mettait toujours quelques fractions de seconde à réintégrer le monde réel ; il s'oublia un instant de trop à observer la foule, et la voix le rappela à l'ordre.

– Vous vous faites vieux, remarqua-t-elle. Vous mettez un temps infini à retomber dans vos baskets.

Il se retourna vivement, avec irritation. La créature qui lui parlait ne paraissait pas avoir plus d'une vingtaine d'années – peut-être quinze, peut-être cinquante ? Qui pouvait le dire ? L'âge restait une manière de décrire les gens, comme la longueur des cheveux ou leur couleur de peau. Cela pouvait changer d'un jour à l'autre, mais il fallait bien se raccrocher à quelque chose. Elle était très « art », comme on disait – ce qui signifiait plus ou moins qu'elle était un produit artistique sophistiqué et harmonieux. Il ne prêta pas attention aux détails – mais la vision d'ensemble lui plut. Une vapeur de cheveux blancs, de grands yeux bleus, une bouche de poupée, de la soie.

- Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle avec une moue exagérée. Deux cents ans ?
- Mais de quoi vous mêlez-vous ? finit-il par demander.
- Vous êtes bizarre, dit-elle, et j'aime tout ce qui est bizarre.
- Pourquoi donc me trouvez-vous bizarre ?
- Vous n'êtes pas modifié.
- Et alors ?
- C'est bizarre.
- Et d'abord comment savez-vous que je ne le suis pas ?

Elle prit une inspiration et changea d'expression, devenant soudain sérieuse, comme si le sujet était son domaine de prédilection et de compétence.

- Voyez-vous, les gens qui se modifient mal, comme 99% des gens que vous voyez autour de vous, n'ont aucune unité. Ils sont un assemblage pathétique d'éléments disparates. Ils ne ressemblent à rien. Les gens qui se modifient correctement parviennent à se donner cette unité. C'est ceux qu'on qualifie de « art ». Mais vous, vous n'êtes ni art ni modifié. Vous avez l'unité que vous a donné la nature. Ca se voit tout de suite.
- Et qu'est-ce qui vous fait dire que je ne suis pas « art » dans le style naturel ?
- Vous pourriez.
- Mais ?

- Mais qui aurait choisi ce petit bouton poilu sous votre menton ? Et la très légère assymétrie de vos yeux ? Qui aurait opté pour cette petite rougeur sur l'aile droite du nez ?
- Je ne sais pas, moi.

Il chercha des yeux autour d'eux un spécimen assez atypique pour servir son discours. Une jolie jeune femme, dotée d'une paire d'ailes de libellule vibrantes et transparentes, bavardait avec une autre, entièrement recouverte d'un pelage tigré.

- Qui opterait pour une peau de tigre ? demanda Jan.
- Vous n'avez pas choisi tous ces petits détails. Vous les avez reçus à la grande loterie et vous avez juste décidé de les garder.
- D'accord, vous marquez un point, miss Art.
- Titania.
- La reine des fées de Shakespeare, hein ?
- Je le porte depuis deux ans. Il ne vous plaît pas ?
- Il vous va bien, dit-il.
- Et vous ?
- Jan.
- Juste « Jan » ?
- Oui. Et celui-là, ce n'est pas la nature qui me l'a donné. C'est ma mère.
- Oh.

Jan repensa brusquement à son poème, et à l'intrusion de cette indiscrete petite personne.

- Vous savez qu'il est très malpoli d'intervenir dans les activités d'un inconnu ?
- Vous savez qu'il est très imprudent d'écrire des chansons dans un lieu où le Réseau est totalement ouvert ? C'est comme si vous l'écriviez au mur !
- Ce n'est pas une chanson.

- Alors c'est quoi ? Un poème ? Ca fait deux cents ans qu'on n'écrit plus de poèmes en alexandrins.
- Mais moi je suis bizarre. Et naturel. Et j'ai gardé le prénom que m'a donné ma mère. Et vous m'avez donné deux cents ans ; tout correspond.

Elle se tut un instant et le considéra avec attention. Il ne put s'empêcher de remarquer d'autres détails – ses ongles de nacre, sa peau légèrement saupoudrée de paillettes infimes, son cou laiteux et velouté, caressé par des plumes...

- Dans les pâles halos de soleils numériques

Je cherche l'Invisible en qui le ciel s'écoule

Je vois le monstre humain qui vaguement s'enroule

Autour de son Absence en anneaux concentriques... C'est beau, dit-elle.

Elle allait ajouter quelque chose, mais son RV, entièrement personnalisé, et recouvert pour partie d'écailles et pour partie d'une sorte de coquillage, se mit à émettre un son grave, comme celui d'une antique flûte de Pan.

- J'aimerais vous revoir, Jan, dit-elle. Je reviendrai demain !

Elle lui adressa un petit sourire incertain, puis brancha son RV sur ses oreilles et s'éloigna dans la foule. Il la suivit des yeux jusqu'à sa disparition, puis hésita un moment à se connecter. Finalement, il décida de se laisser simplement aller au spectacle permanent de la cohue.

« Regarde le monde », répétait sa mère. « Tous les jours, regarde le monde d'un œil neuf. »

Il prit une profonde inspiration, ferma les yeux, et les rouvrit lentement, après avoir compté trois coups, comme si ses paupières étaient un rideau de théâtre.

Puis il se dirigea vers l'Identitemple qui ouvrait, à quelques mètres de lui, les gigantesques portes de ses entrailles babyloniennes.

@@@@@

Il ne s'agissait pas d'un temple à proprement parler – il y avait bien longtemps que les religions instituées avaient été désertées - mais d'une légendaire galerie commerciale, où l'on vendait absolument tous les articles et services consacrés à la Création Personnelle. A l'étage de l'entrée principale, comme l'indiquait l'un des innombrables plans qui défilaient sur toutes les surfaces verticales du complexe, on vendait des vêtements. Des vêtements rares et carnavalesques, en fourrure, en plumes, en écailles, en dentelle, en plastique, en métal, en synthétique, des vêtements automatiques qui effectuaient des mouvements, des vêtements lumineux, des vêtements parfumés, des vêtements interactifs avec des parties parlantes, des vêtements d'autres époques, d'autres lieux, des vêtements délirants sortis de l'imagination de stylistes psychotiques, des vêtements de torture, des vêtements licencieux, des vêtements de nains, de géants. Aux étages immédiatement inférieur et supérieur, on trouvait les accessoires : des couvre-ailes, des cache-queues, des couvre-chef troués pour les cornes, des ongles, des cheveux, des lentilles, des bijoux pour toutes les parties du corps, (pour les lèvres, les épaules, les doigts, le sexe, la langue, les narines ; des bijoux vivants composés de scarabées ou d'araignées parasites, énormes et colorés, des bijoux comestibles, des bijoux stupéfiants, des bijoux fumants, liquides, odorants) ; des onguents pour colorer la peau, la rajeunir, la vieillir, la tanner, la huiler, la parfumer, la durcir et la transformer en carapace ; des fixations de toutes tailles et de toutes sortes, des poches de poignet, des étuis pour RV... Au quatrième étage, qu'on appelait « la Pharmacie », se vendaient des pilules d'une infinie variété de formes, de couleurs et de fonctions... Des pilules pour changer l'humeur, pour modifier le métabolisme, pour doper, pour contrôler ses heures de sommeil, pour assouplir les articulations, pour bloquer la sudation, pour déclencher des larmes perpétuelles... Et puis, dans les étages supérieurs, se vendaient des services particulièrement onéreux : les tatoueurs et autres coiffeurs, coloristes, pelistes, puis, aux étages suivants, les services chirurgicaux permettant de mettre et de retirer une multitude d'implants (membres supplémentaires, cornes, chevelures et pelages, ailes, queues, bijoux

biologiques, dents, griffes); enfin, la chirurgie esthétique, de la plus basique à la plus spectaculaire, qui vous permettaient de perdre dix ans, de changer de nez, d'oreilles, de mentons, de dents, d'étirer les os des jambes, de perdre des kilos de graisse, de changer de sexe.

Dans les étages inférieurs, surnommés « l'enfer », s'étalait toute une babylonienne industrie liée au sexe : jouets sexuels de toutes sortes, pour toutes les orientations imaginables ; implants d'organes érogènes supplémentaires ; pharmacopée aphrodisiaque... Plus bas encore, les « couloirs de la mort », où l'on trouvait des armes, à perte de vue, et surtout des armes implantées, lames de rasoir et griffes rétractiles, crocs à venin, armes de jet miniaturisés dans les avant-bras, rayons aveuglants, doigts électrisants, lance-flamme intégrés... L'imagination humaine, en enfer, n'avait aucune limite.

Et, à tous les étages, la même foule, dense, compacte, chamarrée, protéiforme.

Jan oscillait entre fascination et répulsion. Mais il suspendait son jugement, le réservant pour plus tard, pour une heure d'intimité propice à l'exercice de la pensée. Il était venu pour se remplir les yeux du monde et il n'en perdait pas une miette.

Quand tout l'étonnement dont il était capable fut consommé, et qu'il commença à déambuler sans curiosité, il décida de partir.

@@@

Il rentra chez lui directement, en passant par la ruelle des Sans-Avenir. Il dut enjamber des Hors-Réseau qui dormaient à terre. L'un d'entre eux s'agita à son passage.

- Hé ! Jan !
- Qu'est-ce qu'il y a, Mytho ?
- T'aurais pas quelque chose à bouffer ?
- Là, sur moi... Non, désolé.
- Tu veux pas m'acheter un bol de nouilles ? Jan ?

Jan soupira.

Les HR n'avaient plus d'Identité Informatique. Et sans I.I., ils n'avaient plus aucune existence légale. Ils ne pouvaient ni travailler, ni voyager, ni louer, ni recevoir ou payer avec des crédits. Etre en dehors du monde virtuel, c'était être à la marge du monde réel. Il n'y avait rien à faire contre ça.

– Si tu veux.

Le HR se leva avec difficulté.

– Tu n'as pas pu faire soigner ta jambe ?

– Le toubib a dit que je n'avais pas de numéro.

– Et il ne t'a rien donné ?

– Non, Jan. Tout le monde n'est pas le bon samaritain, comme toi.

– Si tu le dis...

Ils se dirigèrent d'un commun accord vers le stand de restauration chinoise, tenu par un couple de vieillards dont l'origine ethnique était noyée dans les générations de métissage. La vieille Xia cuisinait et se tenait toujours devant son wok géant. Le vieux prétendait s'appeler Chow, et il s'occupait des clients.

– Deux bols de nouilles ? proposa-t-il d'une voix fatiguée.

– S'il te plaît, Chow.

– A quand la retraite ? plaisanta Mytho.

Ils rirent tous les trois, dans la fraîcheur grandissante de la nuit. La retraite avait été abrogée plus de quarante ans auparavant. Chow et Xia, si tels étaient bien leurs noms, mourraient devant leur wok en servant des bols de nouilles.

Mytho payait toujours son bol de sa bonne humeur. Rien ne pouvait l'empêcher de se réjouir de l'imminence d'un repas chaud – c'était la triste contrepartie d'une vie de privations. Jan, lui, ne se

réjouissait plus de grand chose.

- Quand tu seras trop fatigué, vieux, dit Mytho, demande-moi mon aide, tu me payeras avec des bols de nouilles.

Chow regarda Mytho avec méfiance.

- Je ne veux pas d'ennuis, moi.
- Personne ne veut d'ennuis, Chow, dit Jan.
- Ca manque de sel, remarqua Mytho.
- La vie manque de sel, poursuivit Jan.
- Je t'ai promis qu'un jour, je te raconterai comment je suis devenu HR...
- Pas ce soir, Mytho... Pas ce soir, dis-je. J'ai froid et je suis fatigué.

Mytho ne se vexa pas et retourna s'asseoir dans la rue à côté des autres silhouettes immobiles.

- Je te revaudrai ça, Jan ! cria-t-il de loin.
- T'inquiète, c'est sur ton ardoise...

Jan ne termina pas son bol et fit machinalement passer son RV devant celui de Chow. Un petit bip imperceptible scella la transaction, et il salua silencieusement le vieux, qui, lui semblait-il, commençait à donner des signes de sénilité. Sa main gauche était agitée de tremblements involontaires, et son œil se figeait, parfois, comme une gelée froide.

L'immeuble de Jan était aseptisé et d'une neutralité désespérante. Il ne rencontra personne en prenant l'ascenseur, qui monta les treize étages sans un bruit. Son RV vibra à peine lorsque la clé électronique qu'il contenait procéda automatiquement à l'ouverture de la serrure. Enfin, il était chez lui.

Quarante mètres carrés privatifs, qui représentaient une surface personnelle légèrement au-dessus de la moyenne. L'appartement, comme un automate qui sortait de l'ombre pour exécuter son numéro,

s'alluma, bourdonna, s'automodifia, sans qu'il eût rien à faire. Les lumières, les volets, les portes, les radiateurs, la musique d'ambiance, tout s'était déclenché à l'instant même où le RV avait déverrouillé la serrure. Jan retira ses chaussures et s'installa dans le salon de vision, il brancha son RV sur l'écran 3D et consulta le menu qui défilait, lumineux et impalpable comme un fantôme, à un mètre de son canapé.

Le RV pouvait se brancher sur écran traditionnel, sur écran 3D, en audio uniquement, ou en immersion virtuelle, avec un casque, qui donnait des maux de tête, et parfois des vomissements, au bout de quelques heures. L'écran 3D était ce que préférait Jan – on n'était pas physiquement relié à quoi que ce soit, et tout paraissait facile et fluide, sans douleur.

Le Réseau contenait presque tout ce à Jan tenait – et son appartement, en fait, était vide, et presque impersonnel. Jan pensait à sa mère, ce soir. Il y avait des soirs, comme celui-ci, où elle lui manquait particulièrement. Elle était morte depuis deux mois. Sa Rémanence dans le Réseau était assez bien réussie – il pouvait converser avec elle, sous forme de personne virtuelle à son effigie, sur des sujets familiers, presque comme si elle était encore là. Elle lui répondait avec les mots qu'elle avait l'habitude d'employer, souriait avec son sourire, affichait des idées qui lui étaient propres. Mais c'était une illusion, il le savait. Il préférait encore s'immerger dans ses souvenirs 3D. Il choisit celui qu'ils avaient créé ensemble pour son douzième anniversaire. Il brancha le casque d'immersion virtuelle, pour que la plongée soit complète. Il fut alors à même de tout éprouver : les parfums du jasmin, le bruit de la cascade et des oiseaux, le souffle du vent tiède. Le souvenir était long – il durait plus d'une minute. Sa mère lui tenait la main et il pouvait sentir ses doigts noueux dans les siens. Elle le regardait et lui souriait, puis elle disait : « N'est-ce pas un moment parfait, Jan ? ». Il lui lâchait la main et se mettait à courir dans le parc – il pouvait sentir son accélération cardiaque, et la sensation de la jeunesse qui débordait de ses veines.

Puis le souvenir prenait fin ; les bruits, les parfums, les sensations corporelles s'arrêtaient net, comme une lumière qu'on éteint. Il ressentit une vague nausée et coupa l'immersion virtuelle. Il regarda ses messages personnels, professionnels, publicitaires, d'un œil distrait. Il ouvrit le fichier de ses poèmes, lança une recherche sur Titania, puis son esprit occupé à plusieurs tâches se focalisa

sur l'icône à l'effigie de sa mère.

Il l'activa presque sans y penser.

- Comment s'est passée ta journée ? demanda la voix de sa mère, parfaitement synthétisée.
- J'ai rencontré une drôle de fille, pendant que j'écrivais.
- Quel genre de fille ?
- Le genre qui t'amuserait, je crois. Totalement modifiée, mais vivante, inattendue.
- Comment s'appelle-t-elle ?
- Titania.
- La reine des fées de Shakespeare...
- C'est ce que je lui ai fait remarquer.
- As-tu écrit un poème sur elle ?

Il savait que s'il ne changeait pas lui-même de sujet, la Rémanence poserait des questions sur le même sujet, jusqu'à épuisement. Il n'en avait pas envie.

- Que penses-tu de l'identitemple ? demanda-t-il pour changer de sujet.

L'intelligence artificielle eut un petit délai avant de répondre.

- C'est sans doute le lieu le plus corrompé de toute la capitale. Quoi de plus séduisant que de se créer soi-même ? Etre à la fois Pygmalion et Galatée, Dieu et Adam... Et pourtant, sans arriver à bien dire pourquoi, je pense que c'est mal.
- C'est une mode, maman, rien de plus.
- Une mode qui prend une proportion inquiétante, Jan. Les gens se recentrent sur eux.

Il coupa la fausse conversation, vidé, et un peu honteux d'avoir prononcé le mot « maman ».

Combien de personnes, dans l'immeuble, étaient en ce moment même en train de parler tout seuls ?

A des psys virtuels, des prostituées virtuelles, des morts virtuels... Il aurait mieux fait d'écouter l'histoire de Mytho, même si ses histoires n'étaient jamais vraies.

@@@

A 7h52, le lendemain matin, comme tous les matins ouvrés, il sortit dans la rue. Le plus difficile était sans doute de se réadapter constamment à différents niveaux de bruits. Celui de la rue était assourdissant. Les véhicules, les générateurs, les voix humaines, les musiques émanant çà et là de portes qui s'ouvraient, les alarmes, les annonces vocales. Il songea ce matin là à l'étrangeté du monde quelques siècles plus tôt. Avant la révolution numérique, avant l'électricité... Le monde devait être si vide, si silencieux. On ne devait entendre que des choses simples – des claquements de sabots, des cloches, des outils manuels, et tous ces bruits simples sur un fond perceptible de silence. Maintenant, le silence n'existait plus, du moins pas dans le monde réel. Il n'y avait que des niveaux de bruit, plus ou moins supportables ; mais nulle part la toile du monde n'était plus blanche. Lassé de cette agression sonore, il brancha ses écouteurs et choisit une musique vocale, assez lente et grave. Le monde devint soudain feutré, plus doux, plus distant. Jan eut l'impression rassurante d'en être séparé par une sorte de vitre. Les mouvements extérieurs perdaient de leur sens, et prenaient parfois une poésie inattendue.

Son travail n'était pas loin – la politique d'économie d'énergie incitait fortement à se loger dans un rayon de un km autour de son lieu de travail. Les immeubles se ressemblaient tous, les appartements étaient presque interchangeable, et la flexibilité de l'emploi générait une forte mobilité géographique, qui ne dérangeait d'ailleurs pas vraiment les employés, habitués à transporter leur monde avec eux, dans l'étui de leur RV.

Jan était ingénieur en technologies de clonage nutritionnel. Son unité de production gérait la conception, la fabrication et la distribution de poisson synthétique. Un métier de laboratoire, qui ne lui déplaisait pas. Il avait toujours été du genre solitaire, et avait toujours fui comme la peste tous les métiers sociaux dont on faisait la promotion à l'école. La politique, l'enseignement, la justice, le journalisme, étaient des domaines où sa mère s'était toujours sentie à l'aise, et qu'il avait, lui, toujours rejetés. Il préférait manipuler des cellules et tripoter des génômes, cela apaisait son esprit.

Il était presque arrivé à destination, lorsqu'il fut brutalement interpellé par un Sécuribot. La

machine oblongue, de taille humaine, mais de forme ogivale, dotée d'un mécanisme d'autopropulsion et d'orientation GPS, ainsi que d'une intelligence artificielle intégrée, s'arrêta à sa hauteur pour lui barrer le passage, non sans heurter quelques passants distraits, qui levèrent des yeux curieux et vaguement inquiets sur lui.

- Citoyen JAN, Identité Informatique 3B7148912, vous êtes convoqué d'urgence au Commissariat dans le cadre de l'enquête 567BQ2178. Acceptez-vous de me suivre sans résistance ?
- Oui, dit-il surpris, en ôtant machinalement ses écouteurs.
- Si vous restez dans un rayon de 3 mètres autour de moi, vous ne subirez aucune violence.

Il hésitait entre la peur et l'envie de rire. Il n'avait rien à se reprocher, à sa connaissance d'ailleurs, et supposait qu'il devait être entendu en tant que témoin. Le développement de la criminalité avait durci les pratiques policières. On ne s'embarrassait plus d'un certain nombre de choses, depuis des décennies. Les Sécuribots, appelés par l'argot de la rue les « armoires roulantes », étaient équipées d'un rayon taser infailible, et leur structure creuse leur permettait de transporter un homme dans des conditions sécurisées, mais cauchemardesques. On s'en sortait en général avec une bonne migraine et quelques contusions.

- Pouvez-vous m'indiquer pourquoi ? demanda Jan en songeant qu'il était encore une fois en train d'adresser la parole à une intelligence artificielle.
- Dans le cadre de l'enquête 567BQ2178.
- Sur quoi porte cette enquête ?
- C'est l'enquête 567BQ2178.

Il hochait la tête. L'intelligence artificielle des Sécuribots n'était pas de la dernière génération.

- Puis-je laisser un message à mon travail ?
- Votre convocation d'urgence a déjà été transmise.

Jan s'appliqua à talonner le Sécuribot, n'ayant pas la moindre envie de jouer les costumes dans une

armoire roulante... L'exercice n'était pas si aisé, car le Sécuribot allait d'une allure inhumaine, évitait les obstacles au dernier moment, et n'anticipait aucun virage. Il arriva donc totalement essoufflé devant l'entrée du commissariat.

- Vous êtes attendu au troisième étage, couloir jaune, porte 329. Je vous souhaite une bonne journée.

La machine attendait que Jan pénétrât dans le commissariat. S'il avait fait un mouvement pour essayer de s'éloigner, elle l'aurait circonvenu : il n'avait pas le choix.

Jan n'avait jamais mis les pieds dans un commissariat, et, malgré sa nervosité, il ne put s'empêcher de s'étonner de la modernité rutilante du lieu. Lorsqu'il était enfant, la police d'Etat était en fin de course ; dans des locaux lépreux, des fonctionnaires épuisés, soumis à des exigences exorbitantes, se battaient contre le manque de moyens. Les récits 3D de son enfance étaient pleins de ces policiers héroïques et désenchantés, armés de leur seule intelligence contre une criminalité de plus en plus organisée, de plus en plus riche et puissante – et aussi de ces policiers corrompus, qui avaient définitivement largué les amarres et abandonné la traque, et fermaient leurs yeux bouffis de graisse sur toutes les malversations, obligeant les honnêtes citoyens à se rendre justice eux-mêmes... Mais il y avait eu la Grande Désétatisation. La police avait tout simplement cessé d'être publique. Des calculateurs surpuissants, des balises high tech, des coachs toujours souriants, des sécuribots, des serums de coopération, toutes ces merveilles avaient fleuri comme par magie : dans des entreprises qui possédaient, parrainaient ou sponsorisaient la police.

Les exigences avaient changé. Les homicides sur les Hors-Réseaux ou les Prostitués n'étaient même plus enregistrés. En revanche, ce qui dérangeait l'ordre public – c'est-à-dire le monde du travail, de l'argent et des cols blancs, était pris en charge immédiatement, avec une célérité surprenante. Certaines affaires ne voyaient même pas le jour, étouffées dans l'oeuf. Des représentants du CA instruisaient les enquêtes à la place des juges, donnaient des autorisations, des directives. Les policiers n'étaient plus corrompus : ils travaillaient directement pour l'ennemi. Pas

l'ennemi de la rue – non, l'ennemi du haut de la tour, qui veillait éternellement sur une fourmilière dont il était le seul à récolter les fruits.

Jan pensa à sa mère, qui lui parlait si souvent du désastre de la Désétatisation. « Les libertariens ont tout détruit », disait-elle souvent quand il était petit, et qu'il n'était pas sûr de comprendre ce qu'elle voulait dire. En remontant le couloir jaune de ce commissariat qui ressemblait à n'importe quelle grande entreprise, il fut également surpris de constater l'uniformité physique des policiers. Hommes et femmes paraissaient bâtis sur le même modèle – Jan n'arrivait pas à savoir s'ils étaient recrutés sur leurs dents blanches, leurs mâchoires puissantes, leur teint hâlé, leur haute stature et la souplesse de leur pas - ou s'ils subissaient des transformations obligatoires après le recrutement. En tous les cas, ils étaient reconnaissables entre mille, avec comme une marque de fabrique qui remplaçait discrètement, mais efficacement, l'uniforme. Aucun implant de fantaisie n'était toléré ; aucune beauté plastique excessive, aucune couleur artificielle.

Cette armée d'hommes et de femmes de la trentaine, affichant force et santé, entraînés à sourire et à parler, mais armés de petits bijoux tout droit sortis de l'enfer, ne le mettait pas à l'aise. Il trouva assez rapidement la porte 329 – il ne s'agissait pas vraiment d'une porte, en réalité, mais d'un box modulable, tel qu'il en existait depuis une dizaine d'années dans toutes les entreprises. Les parois amovibles montaient ou descendaient à volonté, pour passer d'un espace ouvert à un espace fermé selon les besoins du moment.

Un policier aux yeux verts, aux lèvres pleines, au regard franc, à la poignée de main ferme et décidée, l'accueillit machinalement.

– Asseyez-vous, je vous prie.

Tandis qu'un siège confortable, de type « entretien amical », surgissait du sol, Jan regarda les parois du box monter à leur tour, et former un espace clos, ni trop exigü, ni trop vaste. La lumière se tamisa très légèrement. Comment ne pas éprouver de la confiance pour cet homme calme et solide ? Comment ne pas éprouver une sensation d'intimité dans ce petit espace protégé ? Jan se demanda pour quelle obscure raison il répondait si mal à des suggestions qui fonctionnaient si bien sur la plupart de ses semblables. Le box modulable l'angoissait et le policier souriant qui plongeait ses

yeux verts dans les siens lui inspirait une méfiance absolue.

– Liberton Jan Corville ?

Cela faisait déjà quelques décennies que le terme de « citoyen » était tombé en désuétude. L'administration n'avait d'ailleurs fait en l'occurrence que suivre l'usage : nul ne savait d'où le néologisme était venu, mais il avait été adopté par la planète entière en moins de quelques jours. On n'était plus un « sujet », mot qui supposait une obéissance à un ordre supérieur, on n'était plus un « citoyen », mot qui supposait un sentiment d'appartenance à une Cité ; on était un peu plus qu'un « consommateur » et qu'une « personne juridique » ; on était un « liberton ». Dernier rejeton de l'individualisme triomphant et d'un néo-ultra-libéralisme assumé, ce mot désignait en quelque sorte l'atome de liberté, l'unité ultime de liberté. Il y avait des « molécules », des structures de libertons (réseaux, communautés, entreprises, familles) , mais l'individu restait en quelque sorte la particule élémentaire, sans cesse réaffirmée dans sa souveraineté. Le liberton était l'agent du droit, de l'économie, de la politique, de l'art, de la famille.

- Oui, dit Jan, non sans se remémorer l'exaspération de sa mère face à la déhiscence soudaine de ce mot.
- C'est intéressant, dit le policier. Quand on regarde vos diagrammes de contrôle, à première vue, vous êtes presque Hors Réseau.
- Que voulez-vous dire, agent... ?
- Létourneau. Agent Létourneau. Comme je vous le disais, vous n'êtes pas très sociable.

Létourneau, non sans cesser de sourire et de mâcher ce qui semblait être du chewing-gum, mais qui était peut-être un implant lingual saporifique, projeta l'écran de son RV sur l'un des murs du box, de façon à ce que tous deux puissent le voir.

- Vous voyez, Corville, chez les gens normaux, ça ressemble à ça, un diagramme de contrôle.

Il entra rapidement son propre nom dans son logiciel et un diagramme complexe apparut. En rouge, un point infime, au centre de ce qui ressemblait à des toiles d'araignées superposées en une structure presque illisible.

- Les libertons, habituellement, sont interconnectés, voyez-vous. Ils participent à de nombreux

réseaux. Mais vous...

Il revint par une manipulation instantanée à l'écran précédent, qui montrait un point rouge assez solitaire, à l'intersection de trois ou quatre droites, dans une sorte de « trou » du maillage.

- Eh bien ? demanda Jan le plus poliment possible.
- Eh bien d'habitude, ça cache quelque chose. Les perturbateurs en tous genres se planquent, et leurs réseaux n'apparaissent pas dans mon logiciel. Ils sont clandestins. Ils gardent trois ou quatre réseaux visibles, comme vous : la famille, le travail, un hobby quelconque. Mais ça ne trompe personne.
- Est-ce pour cela que je suis convoqué ?
- Non, non, non, rassurez-vous. On n'est pas dans 1984, les policiers n'ont pas que ça à faire de traquer les gens qui ne vivent pas comme les autres. J'irais même plus loin, d'ailleurs, tant qu'on n'attende pas aux libertés, moi...

Jan remarqua qu'il ne finissait pas ses phrases et cela l'agaça. Il avait hâte d'en venir au fait.

Attenter aux libertés était devenu presque l'unique chef d'accusation. Le terrorisme et l'insécurité dans les lieux publics avaient été éradiqués avec application. Puis étaient venues les lois libertariennes à proprement parler : interdiction de la grève, qui portait atteinte aux libertés des collègues de travail et des libertons « pris en otage » par les grévistes. Déréglementation générale du travail, parce que le droit du travail portait atteinte à la liberté de licencier et de travailler plus. Démembrement de tous les systèmes sociaux redistributifs, qui portaient atteinte à la liberté de gestion de son argent. Abandon des vitesses maximales autorisées. Autorisation générale du port d'arme et dépénalisation de la légitime défense. Légalisation de tous les produits stupéfiants. Ouverture totale des frontières. Mais dans cette liberté généralisée, idolâtrée, il fallait faire attention où l'on mettait les pieds, parce que si l'on empiétait sur la liberté d'autrui, cela pouvait coûter très cher. Chaque liberton était impliqué, en tant que partie civile ou en tant qu'accusé, dans plusieurs procès à la fois, dont l'issue pouvait être fatale... La ruine, la chute Hors Réseau, le suicide, en étaient des conséquences courantes.

- Pourquoi suis-je convoqué, alors ?

- Patience, liberton Corville. Patience.

L'agent Létourneau pianotait sur son RV, sans regarder ses doigts, jamais. Des fenêtres s'ouvraient à l'écran, se superposaient, puis s'organisaient toutes seules de manière intelligente, se hiérarchisaient, formaient des groupes, devenaient lisibles.

- Je n'ai même pas besoin de logiciel de reconstruction des emplois du temps, dit Létourneau.

C'est trop facile avec vous, votre vie est un miroir.

- Ah oui ?

- Mais oui, tenez, depuis hier, vous avez écrit une chanson, vous vous êtes baladé à

l'Identitemple, vous avez bouffé au chinois, vous avez lancé une recherche sur « Titania ».

Je n'ai même pas besoin de faire l'interrogatoire.

Jan avait décidé de se taire. Létourneau parlait tout seul et paraissait particulièrement satisfait de sa démonstration.

- Vous n'êtes pas un perturbateur, Corville. Vous êtes juste paumé dans le 22ème siècle. On dirait que vous vivez comme il y a deux cents ans.

Létourneau continuait ses recherches.

- Ah... Enfin quelque chose d'un peu croustillant, je commençais à m'ennuyer. Votre mère !

Jan sentit son cœur se contracter dans la poitrine, comme si l'on venait de profaner ce qu'il avait de plus cher.

- Une activiste étatiste ! Plusieurs fois soupçonnée de sabotage, mais jamais convaincue. Très surveillée par nos services avant le Grand Remaniement.

Jan était surpris. Il ignorait que sa mère avait été surveillée.

- Un peu de respect pour mon deuil, agent Létourneau, dit Jan d'une voix sèche.

- Bien sûr, liberton Corville, bien sûr. Loin de moi l'idée de vous manquer de respect. Enfin, bref, vous voilà promu.

Jan s'imposa une ou deux respirations profondes, pour éviter de s'énerver.

- Pourriez-vous s'il vous plaît, agent Létourneau, être un peu plus explicite ?

- Promu au rang des taupes. Des indics. Des mouchards. Appelez ça comme vous voudrez.

Les membres du conseil d'administration de la Police, des gens très influents, comme vous le savez, s'intéressent de près à votre nouvelle rencontre.

- La jeune fille ?
- Titania, oui. Alias Arwen. Alias Lioah. Alias Fédora. Alias Karénine. Alias Médée. Alias Daenerys. Alias Mina... Voulez-vous que je continue ? Elle change de prénom à une fréquence moyenne de.... 5 mois et 4 jours.
- Elle n'a pas de vrai nom ?
- Si. Probablement. Mais pour le moment ce sera un point d'interrogation.
- Pour vous ou pour moi ?
- Pour vous, en tous les cas.
- Je la connais à peine, je ne l'ai rencontrée qu'une fois, par hasard.
- Oui, nous le savons. Et vous devez aussi la revoir ce soir. Et vous allez vous débrouiller pour la revoir souvent...

Létourneau diffusa un portrait de la demoiselle, presque nue, les cheveux, les ongles, les lèvres et les tétons recouverts d'or.

- Ca ne devrait pas être trop pénible, hein ? demanda Létourneau.
- Je vous en prie, dit Jan en détournant les yeux.

Létourneau ne put s'empêcher d'éclater de rire.

- Je n'en crois pas mes yeux ! dit-il. Vous en êtes un vrai, vous !

Jan ne releva pas.

- Si je refuse ?
- Je ne vous le conseillerais pas.
- Pourquoi ?
- Entrave à la bonne marche d'une enquête, ça peut vous emmener loin.
- Mais je ne sais même pas ce dont il est question !
- Moins vous en saurez, mieux ce sera pour vous. Tout ce qu'on vous demande, c'est de faire

votre petit rapport tous les jours.

- Ici ?
- Non, ne soyez pas ridicule. Le présentiel est une perte de temps pour tout le monde. Vous n'avez qu'à poster votre rapport encrypté sur le forum qui figure ici...
- Un rapport crypté ? Mais...
- Voilà le crypteur, à brancher sur votre RV pendant que vous tapez votre rapport. N'oubliez pas de le débrancher après.
- Un forum de généalogie ? Vous vous foutez de moi ?
- Pourquoi ? Vous aurez peut-être l'occasion d'y apprendre quelque chose sur les Corville...
- Je n'ai pas encore accepté.
- Mais si, vous avez accepté. Je vous dis que vous n'avez pas le choix. Moi non plus je n'ai pas le choix. On me donne un ordre, je l'exécute. Je vous donne un ordre, vous l'exécutez. Il n'y a rien de plus simple.
- A-t-elle enfreint la loi ? Est-ce une perturbatrice ?
- Ca, ce sera à vous de me le dire, mon petit Corville.

Létourneau regarda son RV, et, imperceptiblement, la lumière redevint plus crue, tandis que les parois amovibles du box rentraient dans le sol, libérant tout à coup le bruit diffus du commissariat. Jan n'eut que le temps de sauter à terre avant la rétractation de son fauteuil, le crypteur dans une main, et dans l'autre, la main énergique de Létourneau.

- Au plaisir, liberton Corville. Nous savons pouvoir compter sur votre coopération.

Il avait une haleine parfumée au citron. Jan s'éloigna le long du couloir jaune, et, soudain, se retourna.

- Agent Létourneau !
- Oui ?
- Je n'écrivais pas une chanson, mais un poème !
- Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, Corville ?

- Rien, c'est moi, ça me rassure juste de savoir que vous ne savez pas tout.

Létourneau le considéra un instant avec perplexité avant d'éclater d'un rire sonore – un rire de mâle dominant.

Où donc étaient passés les flics désabusés des récits 3D de son enfance ? Et ceux, bien plus morts encore, des séries noires du premier siècle du cinéma ?

@@@@@@@

Le lendemain soir, à la même heure, Jan, déconnecté de son RV, guettait la foule. Il ne tarda pas à la voir apparaître, de loin, resplendissante de cette grâce délicate qui l'avait déjà séduit la veille. Il aperçut une silhouette qui lui plut, et, lorsqu'il la détailla, il sut que c'était elle. Il n'aurait su dire si elle avait modifié quelque chose dans sa tenue – mais le même brouillard irisé de nacre et d'argent paraissait la nimber. Il aima à nouveau ses cheveux blancs comme un nuage autour de son visage pâle et lunaire, ses yeux limpides, dont la surface bleu lavande couvrait des profondeurs aquatiques, sa peau parsemée de ce qui apparaissait comme une poussière d'astres tombée d'un météore. Elle ne souriait pas, concentrée dans son monde intérieur, et traversait la foule bigarrée avec l'indifférence majestueuse d'une reine. Si le mot « art » désignait l'unité artificielle et harmonieuse de l'ensemble de toute la personne, elle était décidément la personne la plus « art » qu'il eut jamais rencontrée. En la suivant du regard, tandis qu'elle s'approchait de son pas léger, il constata qu'elle attirait les regards des passants. La beauté d'apparence « naturelle » - celle par exemple des policiers jeunes et sains de corps, celle que les siècles précédents avaient adulée – était devenue si banale qu'elle n'attirait plus les regards. On ne se retournait que pour les chefs d'oeuvre de la construction personnelle. Le « Self Art », comme on l'appelait outre-océan, avait, comme tous les arts, ses génies, ses ratés, ses écoles, ses chefs de file.

Arrivée à sa hauteur, elle tourna les yeux vers lui, et, sans se déconnecter de son RV, elle inclina légèrement la tête.

- Ca ne vous dérange pas si on s'éloigne de la foule ? demanda-t-elle.
- C'est un peu direct, observa-t-il en souriant.

- Qu'est-ce que vous vous imaginez ?
- Je ne sais pas... Que vous m'attirez dans un traquenard d'une sorte ou d'une autre...
- Libre à vous de ne pas me suivre, je n'ai vraiment pas de temps à perdre avec ce genre de convenances.

Elle avait parlé simplement, sans provocation. Il sentait qu'il était sur le point de la perdre à jamais dans la foule, et se ravisa.

- Où habitez-vous ?
- Assez loin d'ici, mais je dispose d'un véhicule personnel.

Jan ouvrit la bouche comme pour parler, et, à nouveau, se ravisa. Les véhicules personnels, depuis la grande Crise Énergétique, étaient devenus si chers qu'ils représentaient un luxe inouï. Un seul d'entre eux aurait suffi à faire rentrer dans le Réseau tous les Hors-Réseaux de la ville.

- Je ne suis jamais monté dans un véhicule individuel, dit-il simplement.
- Ce sera une première fois, alors, dit-elle en haussant les épaules.

Puis, sans l'attendre, elle poursuivit son chemin – fière, le pas égal, la tête haute, le regard tourné vers l'intérieur, impossible à aborder. Jan la suivit tant bien que mal, avec un peu la même impression qu'en suivant le Sécuribot – il ne craignait pas la souffrance physique, cette fois, mais le regret immense qu'il aurait de la perdre, de perdre la possibilité de son amour, qui planait, comme un ange, au-dessus de leurs têtes mal assorties.

Ils longèrent la Fontaine Serpentine et s'engagèrent dans l'avenue Hamlaoui, avant de pénétrer dans un parking.

- Du temps du cinéma 2D, les parkings étaient toujours associés aux meurtres et aux violences urbaines, remarqua Jan.
- Ah bon ? dit Titania en riant franchement. C'est bizarre !

Et en effet, cela était difficile à croire dans cette débauche de marbre, de parfums discrets et d'hôtesse modifiées.

- Liberton Titania ? demanda l'une d'entre elles, très respectueusement, à la jeune femme.

- Oui ?
- Votre véhicule a été entièrement lavé, assaini, et parfumé. Avec les compliments de la maison. Voici votre facture, n'hésitez pas à revenir en ville dès que vous le souhaitez. Les parkings Clédor vous souhaitent...
- Oui, oui, vous pouvez zapper le baratin, dit Titania dédaigneusement, tout en manipulant son RV afin de procéder au règlement. Quel numéro ?
- Votre véhicule est déjà placé au niveau de la porte de sortie, il n'attend plus que vous.

Jan ne pouvait s'empêcher de tout observer avec gourmandise -c'était la première et sans doute la dernière fois qu'il fréquentait ce monde invisible du grand luxe – un monde qui avait cessé de se montrer, depuis presque un siècle, mais qui perdurait dans l'ombre, discrètement, comme un univers parallèle dont seuls quelques initiés connaissaient les codes.

Le véhicule individuel, de type semi-volant, paraissait assorti à Titania – ou plus exactement, il paraissait être l'oeuf dont elle venait de sortir, toute fraîche éclos. D'un blanc nacré aux diaprures d'argent, il paraissait presque organique, avec ses écailles synthétiques et sa figure de proue stylisée, qui représentait une sorte d'animal profilé.

Titania manipula son RV, qui émit un son modulé, et l'oeuf se fendit, et s'ouvrit, révélant un habitacle impeccable et luxueux. Il s'agissait bien sûr d'un modèle automatique – les modèles pilotables manuellement n'étaient pas en vente pour les particuliers. Titania manipula encore son RV, pour entrer la destination, puis invita Jan à prendre place en face d'elle, et l'oeuf se referma. Les parois, opaques de l'extérieur, étaient transparentes de l'intérieur, et Jan ne put s'empêcher de se coller à la fenêtre. Le véhicule sortit en roulant par une porte située au second étage – exactement à la hauteur voulue, puis il y eut un bruit de propulsion, une sensation de modification de la pesanteur, et l'oeuf se mit à survoler, lentement, à quelques mètres du sol, le paysage urbain.

- Quelle vue fantastique !murmura-t-il.
- Arrêtez de dire des banalités, ou je vous fais descendre...

Il la regarda un instant, et comprit qu'elle l'observait, lui, avec la plus grande acuité, tandis qu'il se comportait comme un enfant devant toutes ces choses dont elle était probablement

blasée.

- Veuillez me pardonner, dit-il. Je n'ai jamais bien su dissimuler mes sentiments. Trouvez-vous banal le sentiment d'émerveillement ? Je dirais au contraire qu'il est le sentiment le plus rare.
- C'est mieux, dit-elle en se déridant, mais sans cesser de l'observer. Je vous autorise à regarder par la fenêtre.

Elle pianota sur son RV à une vitesse prodigieuse.

- Je vous ai programmé un itinéraire touristique, dit-elle. Nous avons bien le temps.
- Vous paraissiez pressée, tout à l'heure... Vous m'avez dit que vous n'aviez pas de temps à perdre avec ce genre de convenances...
- Avec les convenances, je n'ai pas de temps à perdre. Mais pour votre émerveillement, c'est très différent.
- Merci, dit Jan en détournant son regard vers la fenêtre.

Il ressentait sa présence très fortement dans la pénombre du véhicule et du soir qui tombait. Elle était parfaite, presque irréaliste de perfection, et il la désirait de plus en plus ardemment. Mais son cœur battait aussi devant les beautés de la ville. « Regarde le monde », lui disait sa mère. Et il ne pouvait s'empêcher de s'en gorger les yeux.

Ils survolèrent les avenues illuminées, les palais silencieux, les places arborées, les tours de verre, le fleuve indolent qui prenait dans la pénombre un air mystérieux. Ces images, qu'il avait déjà vues mille fois sur écran, lui semblaient entièrement nouvelles, et s'engouffraient dans son âme avec la violence d'un éclair. Il était en train de vivre un de ces instants qu'il n'oublierait jamais – et la voluptueuse flottaison du véhicule, ainsi que le regard lavande, brillant, fixé sur lui, participaient bien sûr de l'émotion singulière qui l'étreignait. Les jambes parfaitement lisses de Titania, à quelques centimètres à peine des siennes, l'attiraient de façon magnétique, et, tout en continuant à regarder par la fenêtre, comme aurait pu le faire un vieil amant, il passa le dos de sa main, très doucement, de sa cheville jusqu'à son genou, où il s'arrêta.

Il la regarda ; elle n'avait pas changé d'expression.

- Récitez-moi l'un de vos poèmes, dit-elle en fermant les yeux et en pianotant distraitement sur son RV.

Jan s'exécuta d'une voix grave et sonore.

Flottant dans le ciel blême au-dessus des structures

Suivant aveuglément la courbe programmée

De mon désir, de mon effroi, de mes censures,

La beauté entre en moi comme un frisson glacé.

- Continuez, murmura-t-elle en lui prenant la main, les yeux toujours fermés.

Au ventre du Serpent aux écailles nacrées

L'espace est refermé et le temps immobile

Suspend l'acte interdit de ma main malhabile

Tandis qu'un vent balaie l'Histoire et les Cités.

Elle soupirait à présent, presque comme si elle s'offrait au plaisir, et il continua.

Qui es-tu, fille de neige et d'artifice

De quel millier de noms couvres-tu le calice

Rayonnant et secret de ton identité ?

Qu'étreindrai-je ce soir, miracle ou maléfice,

Quand ma main brisera comme en un sacrifice

L'éblouissante glace de ta nudité ?

Jan resta silencieux quelques secondes, envahi du désir d'elle – et il approcha ses lèvres des siennes.

Le contact fut très doux mais très bref, car elle se retira.

- Pas tout de suite, dit-elle.

Puis elle sourit, pianota à nouveau sur son RV.

- C'était parfait, dit-elle. Parfait.

Jan secoua la tête pour revenir à la réalité.

- On dirait que vous parlez d'une performance, dit-il.

Elle sourit encore.

- C'est le cas. J'ai enregistré ce moment – vous venez de m'offrir le souvenir 3D le plus poétique et le plus érotique de toute mon existence. Vous voulez le lire ?
- Et me mettre à votre place ? Non, sans façon. L'immersion virtuelle me donne la nausée, et je trouverais ça très étrange d'échanger ainsi les rôles sur un instant que nous venons de vivre.
- Vous avez tort. Je suis sûre que personne n'a jamais été ému par l'un de vos poèmes autant que moi. Je suis tombée amoureuse de votre poème, hier, et celui que vous venez de composer m'a presque donné un orgasme. Vous n'êtes pas curieux de savoir ce que je ressens ?

Jan regardait la nuit à travers la fenêtre, mais sans la voir. La présence de Titania avait estompé et comme effacé toute réalité extérieure.

- Où allons-nous?demanda-t-il.
- Nulle part, dit-elle d'un air mutin. Cela suffit amplement pour ce soir.
- Vous trouvez?demanda-t-il, malheureux à l'idée de la quitter en restant sur son désir.
- Nous avons vécu un moment parfait, n'est-ce pas ? Il faut le savourer le plus longtemps possible. Nous nous reverrons demain.

Il avait envie de protester mais de toute évidence, c'était elle qui décidait. Ils restèrent silencieux pendant le reste du trajet, les yeux fixés machinalement sur le paysage nocturne qui n'exerçait plus sur eux le charme puissant qu'il avait eu au crépuscule. Elle le déposa à la porte aérienne d'une tour commerciale, voisine de son appartement, et il se retrouva brusquement seul dans la fraîcheur d'une nuit urbaine pleine de bruits, de bousculades et d'odeurs mêlées. Mais un sourire béat flottait sur ses lèvres, et il traversa les rues en direction de son appartement totalement absorbé en lui-même, revivant en boucle l'heure passée avec Titania.

En rentrant dans son appartement, il eut à peine le temps d'avaler une dose nutritive. Deux appels presque simultanés résonnaient déjà, étrangement, dans sa routine bouleversée. L'un venait du commissariat ; l'autre, d'un RV inconnu. Il prit à contrecœur celui du commissariat.

- Corville ?
- Oui.

Le visage de Létourneau, sur écran, paraissait synthétique, comme celui d'un personnage virtuel. La peau trop pure, les dents trop bien rangées, la coupe de cheveux trop léchée.

- On peut savoir ce que vous attendez ?
- Je vous demande pardon ?
- Pour faire votre rapport, liberton Corville. Ou bien dois-je vous envoyer un Sécuribot à domicile ?

Jan ne fulminait pas seulement à cause de la grossièreté des manières, qui contrastait désagréablement avec sa perfection plastique. Il éprouvait une réelle souffrance à l'idée que l'instant merveilleux qu'il venait de vivre devait être livré en pâture à des étrangers. Mais il savait aussi qu'il ne se débarrasserait pas du policier sans lui avoir jeté un os – il n'avait pas le choix.

- Eh bien, elle...
- Mais vous êtes attardé, Corville... Je vous ai donné un crypteur, croyez-vous que ce soit pour vous entendre parler à tous les vents ? Vous avez dix minutes avant la venue d'une armoire roulante, avec la consigne spéciale de vous faire monter à bord.

La communication fut coupée, abruptement, et Jan se retrouva balbutiant des protestations inutiles devant son écran indifférent. La seconde personne qui l'avait appelé avait laissé un message – et c'était Titania. Il s'agissait d'un message vocal, sans diffusion vidéo, mais il reconnut sa voix tout de suite.

« Je n'aurais pas dû vous faire partir, dit-elle. Rejoignez-moi dès que vous le pourrez, au 278 boulevard des Innocents ».

Jan écouta le message deux, trois, quatre fois. La voix était toujours légèrement rauque, à peine plus

forte qu'un murmure, comme un espoir secret. Une joie profonde succéda, ou plutôt se superposa, à la colère et au sentiment d'impuissance qu'avait provoqués Létourneau. L'amour de cette fille valait tous les ennuis du monde.

Il se saisit du crypteur et envoya un message rapide.

« J'ai été appelé par Titania pour me rendre à son domicile. Je vous ferai parvenir un rapport complet demain. La relation de confiance paraît bien engagée. La demoiselle semble particulièrement riche. »

Il se relut, en faisant attention à chaque mot. Il n'avait pas donné l'adresse – il effaça d'ailleurs le message vocal de Titania à tout hasard. Il n'avait rien dit de précis – la fortune de la jeune fille devait être connue de tous, et il ne la compromettait pas en la mentionnant. Pour le reste, il y penserait demain, et trouverait un moyen de gérer cette situation impossible. Et en attendant, il y avait devant lui tout l'espace mystérieux et enivrant qui le séparait du lendemain : toute une nuit inconnue et vertigineuse, où les sentiments et les voluptés s'éveilleraient peut-être de leur lourd sommeil quotidien.

Il calcula l'itinéraire sur son RV et décida de marcher jusqu'à Montparnasse et de prendre le métro ensuite. Ses oreillettes branchées, il écouta une symphonie post-électronique qu'il aimait particulièrement, et ne fit attention à rien de ce qui l'entourait. Dans l'obscurité fraîchissante des ruelles anonymes, dans les stries de lumière géantes des écrans publicitaires des avenues, dans les couloirs aseptisés du métro où déambulait une foule de somnambules pressés, l'image de Titania se réfléchissait sur toutes les surfaces et prenait corps dans toutes les silhouettes. La ville lui paraissait pleine d'elle – mais également parfaitement vide. Il se dirigeait vers le nouveau centre de gravité brutalement éclos dans son existence : ce centre le magnétisait, l'attirait avec une puissance irréprouvable. Jan était tombé amoureux.

@@@@@@@@

La tour où vivait Titania faisait 58 étages – c'était l'une de ces structures verticales qui avaient fait polémique au 21ème siècle et qui avaient fini par strier la surface de Paris de sept flèches démesurées. Une certaine recherche architecturale avait été exigée pour les permis de construire (c'était avant la grande Désétatisation) – et la Tour des Innocents présentait de l'extérieur des allures de vitrail cyclopéen, avec une armature métallique, qui prenait parfois des allures de dentelle gothique ou mauresque, séparant des plaques de verre coloré. L'effet visuel, lorsque le ciel parisien voulait bien se dévêtir de ses haillons de grisaille, et offrir le flamboiement d'une vraie lumière, était étonnant : la tour projetait sur tout le boulevard des rayons multicolores, et des motifs changeants que faisaient parfois disparaître un nuage. La Grande Désétatisation avait vu la fin des permis de construire et autres formalités administratives ; il avait été impossible dès lors d'endiguer l'enlaidissement inévitable de la ville ; une éruption de bâtiments sans harmonie, et de tours immenses, avaient crevé le visage de la cité comme des excroissances monstrueuses. Les Sept Tours, comme on les appelait, étaient devenues des monuments à part entière, témoins d'un temps où une politique d'intérêt général veillait aussi à préserver le patrimoine esthétique. Les loyers, bien entendus, y étaient fort chers.

Jan rappela Titania à l'entrée de la Tour, puis, muni des autorisations nécessaires, parvint à franchir ses portes sécurisées et son labyrinthe d'ascenseurs. Titania habitait au 53ème étage, et rien n'eût pu préparer Jan au choc qu'il éprouva en entrant. Le vaste salon dans lequel il pénétra était muni de baies vitrées sur deux côtés, il n'était pas éclairé de l'intérieur ; et la vue sur Paris était étourdissante. Les monuments, un peu plus gros que les immeubles, et surtout beaucoup mieux illuminés, paraissaient des miniatures sur un jouet géant. Les Nouveaux Boulevards, trois fois plus larges que les boulevards Haussmanniens, découpaient les arrondissements comme des pièces de puzzle ; les véhicules personnels, à l'allure lente et majestueuse, flottaient entre deux airs comme d'indolentes créatures volantes, à plus de cent mètres au-dessous d'eux. La Tour Eiffel éclatait au loin, et les six autres Tours, plus ou moins plongées dans l'ombre, se devinaient – comme des géantes pétrifiées sur ce scintillement silencieux.

Titania se tenait silencieuse elle aussi, et contemplait la vue avec lui.

- Vous attendez que je me remette du choc? finit-il par demander en souriant.
- Oui. Je vous laisse le temps de vous émerveiller à nouveau.

Il sourit, et porta les yeux sur elle.

- C'est drôle, dit-il. Je n'ai pensé qu'à vous pendant tout le trajet, sans jeter un seul regard sur Paris. Et lorsque je vous vois enfin, c'est la Ville que je regarde.
- Vous êtes sensible à la beauté, dit-elle comme pour l'excuser. Je ne vous en ferai jamais reproche.

Il soupira et détourna les yeux, presque à regret, du panorama. Titania s'était changée : elle portait une tunique de soie ivoire, et ses cheveux vaporeux, arachnéens, étaient relevés en un chignon savamment négligé, qui découvrait un cou velouté, d'une grâce de cygne. Des diamants minuscules, et particulièrement scintillants, ornaient sa peau – ses oreilles finement ourlées, sa nuque, ses omoplates. Elle n'avait pas de chaussures et ses longues jambes nues, où se dessinait à peine un tatouage phosphorescent, frôlaient le sol sans un murmure.

- Je suis certes sensible à la vôtre, dit-il en s'approchant.

Elle le laissa s'approcher et effleurer son visage, son cou, son épaule. Elle se hissa même sur la pointe des pieds pour embrasser ses lèvres – chastement, fugitivement, comme pour se promettre.

- La beauté se mérite, dit-elle tristement.

Jan eut un petit rire.

- Je n'en attendais pas moins de vous, dit-il.

Elle se tourna vers un plateau qu'elle avait préparé et qui contenait deux beaux verres anciens – probablement du cristal – emplis d'un liquide lactescent.

- Il vous faut boire cela, d'abord.

Il eut une hésitation puis saisit le verre et but.

Elle l'observait avec amusement.

- Et si c'était du poison ?

- Je ne pourrais pas rêver plus belle mort, dit-il en fronçant les sourcils, car le goût doux-amer de la boisson lui restait dans la bouche.
- Il s'agit d'une préparation qui aide à l'immersion 3D, expliqua-t-elle en buvant le sien à petites gorgées. Cela vous évitera la nausée et tous les autres effets secondaires.
Jan sentit sa poitrine se contracter légèrement – le désir, mais aussi la peur, le titillaient délicieusement.
- Et maintenant suivez-moi, dit-elle en lui prenant la main.

Il avait renoncé à prendre l'initiative, et se laissait aller au programme qu'elle avait manifestement préparé à son intention. De dos, traversant son appartement luxueux, où la nuit dévoilait par grands rayons rectangulaires certains pans de l'ameublement, tandis que d'autres restaient dans l'obscurité, Titania était encore plus royale que dans la foule. Elle semblait l'incarnation miraculeuse du lieu – et Jan ne put s'empêcher de murmurer des vers, qui s'écoulèrent de lui comme des larmes ou des aveux.

« Sur la cîme isolée des montagnes urbaines,
Le monde en équilibre entre nuit et silence
Tournoie dans une main d'ivoire souveraine
Et j'attends en tremblant que l'infini commence

Mais qui es-tu, reine de chair et de diamants
Dont les éclats d'étoile ont des lueurs dansantes
Mais dont la lèvre épaisse et la main frissonnante
Exhalent le parfum terrestre des amants ? »

Titania se retourna et s'accrocha à Jan avec toute la force furieuse d'un désir longuement contenu, puis elle s'immobilisa, et se retira, refluant comme une marée.

- Regarde, murmura-t-elle en l'attirant dans une autre pièce.

L'atmosphère de cette chambre – c'est du moins le seul mot auquel Jan put songer en y pénétrant –

était très différente de celle du salon. Des tentures lourdes, des lumières tamisées presque semblables à des flammes, de larges peintures aux couleurs chaudes, entouraient un espace central recouvert de tapis épais et de coussins moelleux. Une seule petite console, perdue dans cette mollesse archaïque, exhibait une collection de casques d'immersion 3D. Titania invita Jan à s'asseoir auprès d'elle. Il ne la quittait pas des yeux. Elle ouvrit le tiroir de la console, où étaient rangés, dans un ordre impeccable, des dizaines de puces 3D. Jan n'en avait jamais vu autant d'un seul coup – sauf dans les magasins. Une seule simulation 3D, de moins d'une minute, coûtait un salaire mensuel moyen. On n'avait pas encore trouvé le moyen de les recopier de manière artisanale, et la multinationale LYD (« live your dreams ») avait encore le monopole extraordinairement lucratif de cette industrie en plein essor.

- As-tu déjà essayé une simulation ?
- Juste mes propres souvenirs 3D, dit-il. J'en possède trois.

Titania se mit à rire. Elle se leva, poussa une tenture, et découvrit une armoire où des dizaines de présentoirs s'alignaient, pleins à craquer.

- Dans cette armoire ce sont mes souvenirs à moi, dit-elle... Celui d'hier était le 851ème.

Jan ne pensait plus au désir qui le torturait l'instant d'avant ; il était pris d'une sorte de malaise.

- Evidemment, cela relativise beaucoup l'importance de mon poème...

Titania eut l'air triste.

- Je ne cherche pas à t'en mettre plein la vue, dit-elle gravement. Je ne cherche pas non plus à relativiser l'importance de ton poème. Je n'aurais pas dû te montrer ça.

Jan sourit.

- Ce n'est pas grave, dit-il. Montre moi ce que tu voulais me montrer.

Elle parut hésiter puis le rejoignit. Le moment de grâce était parti – et Jan sentait la nervosité prendre le dessus en son âme troublée.

- Toutes ces simulations durent environ une minute – ce sont les souvenirs de quelqu'un d'autre – d'un acteur 3D, qui est habitué à faire taire ses émotions, à se concentrer uniquement sur ses sensations. Toutes ces puces sont en double, et nous nous immergerons

ensemble, à la même seconde, exactement.

- Ne les as-tu jamais essayées ?
- Si. Mais cette fois-ci je t'offre cette expérience, comme si j'avais déjà visité un lieu et que je te le faisais découvrir.

Jan s'humecta les lèvres avec sa langue, comme à chaque fois qu'il se sentait soumis à un stress ou à une perte de contrôle. Il ferma les yeux une seconde. Il n'aimait pas l'immersion 3D. Il ne l'avait jamais aimée – cette plongée dans un autre temps, lorsqu'il s'agissait de ses propres souvenirs, était déjà déstabilisante. Mais une plongée dans une autre conscience lui paraissait terriblement angoissante.

- Détends-toi, entendit-il dire à Titania, avant de la sentir sur son visage – sa bouche, ses cils, ses cheveux discrètement parfumés.

Elle l'embrassa longuement, savamment, et lorsqu'elle se dégagea encore une fois, il était prêt à tout consentir. Il ouvrit les yeux, vaincu, et s'empara du casque qu'elle lui tendait. Il ne la posséderait qu'à la fin de cet étrange parcours initiatique – cela n'avait pas été dit, mais lui apparaissait comme une évidence tacite.

- Que dirais-tu d'une promenade dans le temple d'Abou Simbel ?
- Tu n'aurais pas quelque chose de moins monumental ?

Elle chercha parmi les puces et en dénicha une.

- J'ai exactement ce qu'il nous faut. Une promenade à la Villa Cimbrone, en Italie... C'est charmant.

Jan soupira et vit qu'elle ne prenait pas de casque, mais fouillait avec ses doigts derrière son oreille, sous ses cheveux.

- Tu as un implant neurologique ?
- Oui, dit-elle simplement. Si ce n'était pas le cas, comment aurais-je pu enregistrer mon souvenir 3D dans le véhicule, tout à l'heure ?
- Mais cela coûte... une fortune.
- Crois-moi, je ne l'ai pas volé, dit-elle gravement. J'ai dû payer le double pour l'obtenir, parce

qu'il était hors de question de l'implanter par les canaux officiels... Je n'ai pas le droit de modifier mes organes internes.

- Que veux-tu dire ?
- Là où je travaille, c'est interdit, dit-elle pour terminer la conversation. Mais ne pensons pas à ça, veux-tu ? C'est une merveilleuse villa, près de Ravello, une ancienne villa romaine qu'un riche anglais a entièrement restaurée et redécorée au 19ème siècle. Sa terrasse se nomme « terrasse de l'infini ».
- Allons-y, dit Jan, intrigué.

Elle saisit sa puce et l'appliqua dans son hub crânien sans qu'il y parût, tandis que Jan, les mains un peu tremblantes, insérait la puce dans son casque. Des ondes puissantes allaient traverser ses cheveux, sa peau, son crâne, et faire résonner directement les nervures de son cerveau. Il essaya de ne pas y songer.

- Tenons-nous la main, veux-tu ? Même si nous ne le sentons pas. Et démarrons la lecture à 3.
1,2....3.

Comme toujours, ce fut brusque comme un réveil en sursaut. Paris, la nuit, le boudoir oriental et Titania disparurent, comme un rêve. Il faisait jour – un jour doré et rasant de fin d'après-midi de septembre. Il marchait le long d'une allée délicieusement ombragée ; l'air était plein de senteurs végétales, de roses, de citronniers, d'herbe fraîche, et le vent tiède apportait des effluves marins. Il arriva non loin d'une sorte de kiosque où l'attendait une statue gracieuse, légèrement écaillée par les siècles ; il traversa cette structure aérée, et se trouva sur une terrasse inondée de soleil. A sa gauche, sur le muret qui, on le devinait, dominait un aplomb, une douzaine de bustes de marbre blanc, tous légèrement différents, se découpaient dans le bleu insolent du ciel. Il s'approcha du muret, et retint son souffle. La terrasse surplombait le bout presque à pic d'un flanc de montagne qui tombait dans la mer – des jardins en terrasse, d'un vert émeraude, s'étagaient sous ses pieds, tandis qu'une route, à flanc de falaise, serpentait tout en bas, à plusieurs centaines de mètres, parcourue de véhicules minuscules. Il releva les yeux et découvrit l'horizon pur, puis il pivota lentement – et dans la brise marine qui caressait ses cheveux, il contempla l'intérieur du jardin – ses bosquets mystérieux, ses

statues de bronze, et tout un petit palais au fond, recouvert de lierre, qui ouvrait comme des yeux ensommeillés ses fenêtres gothiques au délicat modelé.

Puis ce fut une sensation de chute, de rupture – et il s'agrippa à la main de Titania qui fut la première sensation qu'il réintégra à la fin de la simulation.

- Je déteste l'atterrissage, maugréa-t-il.

Elle rit.

- Tu as la nausée ?
- Non.
- Tu as aimé ?
- C'est... incroyablement beau. Et les souvenirs sont si vifs, si colorés... J'ai l'impression d'y être vraiment allé, et je me demande même si ce souvenir n'est pas plus fort que beaucoup de souvenirs réels.
- C'est peut-être le cas, dit-elle. N'y a-t-il pas un poète qui a écrit « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans ? » C'est exactement l'impression que j'ai. D'être riche de milliers de souvenirs. Veux-tu continuer la ballade ?

Il n'hésita pas.

- Bien sûr. Jusqu'à combien pouvons-nous aller sans pause ?
- Tu n'es pas habitué, tu ressentiras des effets secondaires au bout du troisième.
- Que me proposes-tu ?

Elle se mit à lire les titres des puces :

- J'ai là toutes sortes de voyages : Abou Simbel, le Taj Mahal, le Grand Canyon, les chutes du Niagara, la Cité Interdite, et tous les lieux où tu as toujours rêvé d'aller. Y en a-t-il un qui te tente ?
- Qu'as-tu d'autre ?
- Des sensations fortes. Des manèges, des sauts en parachute, en chute libre, en apesanteur, des simulations spatiales, de la voltige aérienne, du ski...

- Non, ça ne me dit rien.
- J'ai aussi des simulations érotiques...
- Je crois que nous n'en aurons pas besoin...
- N'as-tu pas envie de savoir à quoi ressemble un orgasme féminin ?
- A toi de me le dire : est-ce mieux, ou moins bien qu'un orgasme masculin ?
- Etonnamment, dit-elle en riant, c'est assez semblable.

Ils rient.

- Et quoi encore ?
- Des concerts live, des bains relaxants, des plongées sous-marines, des promenades à cheval, des repas gastronomiques dans un grand restaurant, des méditations de yoghi.
- Un bain dans un lagon, avec tous les poissons multicolores ?

Elle sourit.

- Je crois que j'ai ça. Récif Coralien en Polynésie.
- Attends, je n'ai pas encore choisi. Tu n'as rien de plus... underground ?
- Si. Mais je ne te le conseillerais pas pour une première tentative.
- Quel genre ?
- Violence. Guerre. Drogue. Mort.
- Mort ? Tu veux dire « meurtre » ?
- Non, je veux dire que l'acteur 3D meurt et que la puce enregistre ses dernières sensations. Enfin, quand je dis « acteur 3D »... C'est une façon de parler.
- Quelle horreur... Tu les as déjà testées ?

Titania paraissait gênée.

- J'ai détesté les simulations de violence. Mais les simulations de mort sont... intéressantes. Elles sont pour la plupart enregistrées par des volontaires. Des exécutés, ou des suicides assistés. Les morts ne sont pas douloureuses.

Jan se raidit un peu, et Titania changea de sujet.

- Veux-tu que je te guide ? Je te propose une simulation spatiale – la Terre est si belle vue de l'espace. Et puis, tu choisiras la dernière.

Jan était heureux de la diversion et saisit la seconde puce. Cette fois il observa Titania qui écarta doucement ses cheveux blancs et découvrit les lèvres métalliques de son hub crânien. Ils se reprirent la main, comptèrent à trois, et, comme la première fois, le monde s'éteignit.

La sensation d'apesanteur était étrange ; on se sentait flotter, et pourtant, on se sentait enfermé dans le scaphandre d'une façon inconfortable. La respiration aussi avait quelque chose de malaisé – le mélange gazeux n'était peut-être pas tout à fait celui de l'atmosphère terrestre. Il n'y avait pas d'odeur, à part celle, de plastique et de métal, du scaphandre, et pas de bruit non plus, à part celui de sa propre respiration. On ne voyait pour le moment qu'une fenêtre fermée par un volet, et le volet doucement s'ouvrait, comme une lente paupière. Et là, flottant dans l'espace infini, d'une beauté écrasante et foudroyante, la Terre. Non pas le sol riche et fécond qui porte ce nom, mais le corps céleste dont le bleu profond réfléchissait la lumière spatiale. La Terre au milieu d'un firmament rayonnant, tournoyante-fixe, hypnotique.

Jan eut l'impression de tomber dans le vide et poussa un cri. Il était à nouveau dans l'atmosphère, dans son corps pesant, sur la Terre. Et Titania lui caressait doucement les cheveux.

- C'est assez pour ce soir, murmura-t-il.

Elle lui ôta son casque, puis continua avec ses vêtements, et se dévêtit à son tour. Jan, un peu étourdi par un vertige, fixait son corps nu qui semblait scintiller et miroiter. Il ne la vit pas actionner les commandes qui tamisèrent encore la lumière et diffusèrent une musique mélancolique. Ils firent l'amour sans relâche et sans pudeur – la tête pleine encore du parfum des citronniers, de la brise marine, de la terrasse de l'infini – en apesanteur, dans le scintillement des diamants de Titania qui étoilaient l'obscurité de sa peau.

@@@@@@@@@@

Le lendemain matin, Jan repassa chez lui avant d'aller travailler. Il avait le visage tiré de l'insomnie – et la conscience un peu flottante. Mais Létourneau avait laissé une douzaine d'appels manqués et il se résigna à envoyer un rapport crypté avant même de faire sa toilette.

Il avait eu le temps d'y songer, dans l'ombre, pendant que Titania dormait comme un grand lys.

« J'ignore encore beaucoup de choses à propos de Titania, en particulier son nom patronymique, la nature de son travail, la raison de son immense fortune. Elle a évoqué son travail pour dire qu'il lui interdisait la modification de ses organes internes. Elle habite au 53ème étage de la Tour des Innocents et jouit d'une vue ahurissante sur Paris. Elle dépense beaucoup de temps et d'argent dans la construction personnelle et l'immersion 3D. »

Il ne disait rien de ses rapports avec elle. Rien du hub crânien, ni des puces 3D illégales dont elle lui avait parlé. Mais il ne pouvait pas faire moins sans risquer d'attirer l'attention.

Peu de minutes après avoir envoyé le message, il reçut un appel vidéo de Létourneau.

- Liberton Corville...
- Létourneau...
- Je vous appelle au sujet de notre amie commune... Elle m'intéresse de plus en plus !

Létourneau clignait lourdement des yeux ; la conversation pouvait passer pour une sorte d'entremise. Jan accepta de répondre sur le même ton.

- Je crois que vous lui plaisez aussi.
- J'aimerais bien savoir si elle a des projets de mobilité, de voyage, comment elle voit l'avenir, tout ça... C'est important, pour construire quelque chose en couple, vous ne trouvez pas ?
- Message reçu, Létourneau.

Jan n'attendit pas que Létourneau termine sa phrase et coupa la communication. Puis il se dirigea vers la salle de bain. Il choisit le programme long, 10 minutes, avec massage aux huiles essentielles, pressions d'acupuncture et épilation du torse. Puis il s'installa dans le caisson de bain et attendit. Le caisson, sans bruit, se mit doucement en action, projetant ses savons, ses huiles, sa vapeur, ses senseurs mécaniques, ses eaux tour à tour brûlantes et rafraîchissantes. On se sentait comme en apesanteur, dans un bouillonnement réparateur et délicieux. « Il ne manque plus que le cordon

ombilical », disait souvent sa mère en riant.

Les dix minutes furent à la fois lentes et bienfaisantes ; Jan sortit régénéré ; il n'avait plus mal à la tête et se sentait parfaitement opérationnel pour le travail. Il sortit de son appartement à 7h52, et brancha immédiatement son RV dans la rue pour se tenir au courant des informations essentielles. Il y avait eu un krash boursier en Chine et on attendait les répercussions financières sur tous les continents. Un tremblement de terre de magnitude 8 avait provoqué l'effondrement d'une ville en Iran – les morts se comptaient par centaines de milliers. Les dernières communications de la colonie sur Mars faisaient état d'une épidémie d'un nouveau type ; on craignait une mortalité de plus de 50%. La guerre des diamants continuait en Afrique du Sud. La plateforme libertarienne dans l'océan Pacifique fêtait son agrandissement et atteignait une population d'un million d'habitants. La multinationale LYD connaissait une cotation boursière historique. Les géants de l'industrie pharmaceutique signaient le consortium pour le Monopole Mondial.

Jan écouta les informations d'une oreille distraite, puis fit basculer son RV sur la musique vocale qu'il écoutait la veille. La voix de femme, intemporelle et sereine, l'enveloppa immédiatement dans un cocon ouaté. A tout instant, depuis qu'il l'avait quittée, il voyait Titania. Une seule nuit passée avec elle l'avait inondé d'images et de sensations – ses cheveux noués, et dénoués, la courbe de son ventre scintillant, son regard froid, son regard amoureux, le goût de sa langue qu'un implant lingual parfumait d'une saveur de thé – sa position foetale lorsqu'elle dormait - la vue de son appartement au petit matin. Elle s'imprégnait en lui, comme un liquide dans du sable, il l'apercevait au bord de son champ de vision, empoignait le fantôme de son corps dans ses mains vides, aspirait son parfum dans les senteurs fugitives de la ville. Elle faisait corps avec l'espace, avec la ville, avec lui-même, comme s'il n'avait plus de rapport au monde qu'à travers elle.

Elle lui avait donné rendez-vous, non pour ce jour, mais pour le suivant – elle avait de mystérieuses obligations sur lesquelles elle ne s'étendit pas. Il accomplit donc ses tâches professionnelles sans y songer, avant de ressentir, le soir venu, un vide intense, en reprenant le chemin de chez lui. Encore vingt-quatre heures sans elle, et il s'asphyxiait déjà de ne pas la voir... Aussi, quand il croisa Mytho, il se montra plutôt disponible.

- Eh ! Jan... Je sais que tu m'as déjà arrosé hier mais...
- Tu veux un bol de nouilles ?
- Ce serait pas de refus.

L'amour débordait du cœur de Jan et le rendait ouvert et généreux.

- Tu veux qu'on aille faire un tour à la pharmacie ? Pour ta jambe ? Et puis qu'on achète un bol de nouilles ?

Mytho fronça les sourcils, d'un air suspicieux et comique.

- Qu'est-ce qui t'arrive, mon gars ?
- Rien, je suis amoureux et ça me rend gentil.
- Ah, eh bien profitons-en... Et je sais déjà comment je te paierai, mon vieux.
- Ah oui ?
- Je vais t'écouter parler de ta belle. Ou de ton beau, d'ailleurs.

Jan sourit franchement.

- Pour ce que j'en sais, elle est tellement modifiée qu'elle pourrait bien être un homme !

Ils rirent, mais Jan regretta sa plaisanterie profanatrice. Ils se dirigeaient vers la pharmacie la plus proche – un libre-service géant où l'on pouvait se procurer à peu près toutes les drogues possibles, en dose individuelle. Presque plus rien n'était illégal, depuis belle lurette. Tout se consommait dans un océan d'argent.

Une I.A. médicale était mise à la disposition des clients. Jan approcha son RV de l'écran tactile, équipé de plusieurs senseurs différents – du stéthoscope au thermomètre, en passant par les mini-scanners, IRM et rayons X...

- Liberton Corville, déclina poliment l'ordinateur.
- Je souhaite un examen médical de la jambe gauche. Plaie d'origine inconnue.
- Bien sûr. Veuillez autoriser le versement prévisionnel.

Jan fit la grimace en voyant le montant s'afficher, mais ne le montra pas à Mytho. Les soins médicaux étaient devenus fort chers depuis la grande Désétatisation – et beaucoup de gens de la

classe moyenne se passaient dorénavant de la plupart des soins. Les médecins humains ne soignaient quasiment plus que les millionnaires – les autres se contentaient des machines.

Mytho posa sa jambe avec quelque difficulté dans l'étrier prévu à cet effet. Les senseurs se mirent en branle, avec un petit bourdonnement et une émission de lumières.

- Diagnostic probable à 87% : début de gangrène faisant suite à une engelure grave. Pronostic en l'absence de médication : choc toxique probable dans les jours qui viennent, avec nécessité d'hospitalisation. Prescription médicale : un bain prolongé d'antibiotiques locaux B812 à renouveler trois fois les trois prochains jours, une compresse stérile à changer toutes les 12 heures, une injection immédiate d'antibiotique C912 suivi d'une injection quotidienne pendant quinze jours. Tous ces soins peuvent être réalisés à domicile. Voulez-vous un devis ?
- Oui, s'il vous plaît.

Le montant s'afficha, fort élevé, mais Jan ne songea même pas à le contourner. Il valida rapidement la transaction.

- Votre paquet médical est en préparation. Voulez-vous consulter un tutoriel sur le bain d'antibiotiques, le pansement ou les injections ?
- Non, ça ira, dit Jan.
- Nous vous remercions vivement de votre confiance et vous souhaitons un bon rétablissement. Il serait souhaitable de renouveler votre visite d'ici le 14 mars.

Mytho était resté silencieux pendant toute l'opération.

- Merci, dit-il quand le paquet arriva par le tapis roulant.
- Tu vas devoir monter chez moi pour le bain, dit Jan.
- Non, je vais me débrouiller, Jan.
- Mais non, voyons. Il faut toujours finir ce qu'on a commencé, non ?

A la lumière, Mytho se révélait beaucoup moins vieux que Jan ne l'aurait cru. En fait, il était approximativement du même âge que lui. Mais il ne l'avait jamais regardé sous cet angle, comme un être humain à part entière. Il n'avait été qu'un HR parmi des centaines de milliers d'autres,

jusqu'à ce soir.

- Mytho, ce n'est pas ton vrai nom ?
- Non, mais qui se soucie de mon vrai nom ?

@@@@@@

Le lendemain, Jan avait retrouvé Titania chez elle, un peu avant le coucher du soleil. Elle l'avait accueilli entièrement nue, son corps blanc et satiné comme un marbre se découpant dans les clartés de la baie vitrée. Elle l'avait guidé vers une porte-fenêtre qu'il n'avait pas remarquée la veille, et il dut à nouveau retenir son souffle. A l'emplacement qui aurait pu être occupé par une terrasse, se trouvait une piscine, dont le fond noir rendait la surface réfléchissante comme un miroir. Le ciel s'y reflétait tout entier, dans ses diaphanes vespérales ; le miroir horizontal, singulièrement, s'arrêtait brutalement dans le vide, et laissait voir le panorama déplié de la ville en contrebas. Une fine vapeur, qui indiquait la chaleur de l'eau, tremblait à la surface. Titania était en train de descendre un escalier qui menait du seuil de la porte dans l'eau. En la contemplant, Jan se rappela un mythe grec que lui racontait sa mère. Pygmalion, un sculpteur qui professait ne pas vouloir se marier en raison de l'imperfection des femmes, était tombé amoureux de sa propre statue. Il avait tant pleuré sur l'immobilité de ce corps parfait qu'elle s'était mise en mouvement. Comment s'appelait-elle, déjà, cette œuvre d'art vivante ? Le nom lui échappait.

- Tu ne viens pas ? demanda Titania.

Jan se sentit un peu stupide et se déshabilla maladroitement dans le salon. Sa nudité à elle n'était pas une vraie nudité – elle n'avait aucune griffure, aucune disgrâce, aucun défaut, tandis que son corps à lui n'était qu'un corps d'homme. Un corps naturel, qui, malgré l'épilation de ce matin, était empreint d'une certaine animalité qui faisait tache dans ce décor luxueux. La peau de Titania capturait la lumière comme un or et semblait presque rayonner. Jamais Jan ne s'était senti plus terne, n'avait senti sa peau plus misérable, qu'en cet instant. Elle l'observait avec gravité, tandis qu'il la rejoignait dans l'eau, dont la caresse le réchauffa par ondes bienfaisantes.

- Galatée, murmura-t-il.
- Pardon ?

- Tu me fais penser à un mythe grec, une statue parfaite qu'une déesse accepte d'animer. Elle s'appelle Galatée.

Titania sourit.

- Un mythe grec, dis-tu ?

Elle se dirigea vers un petit terminal étanche et pianota rêveusement. Les trois pans de baie vitrée qui encadraient la piscine, qui ne s'ouvrait sur le vide que sur une de ses longueurs, se transformèrent instantanément en écrans de trompe-l'oeil 3D. La technologie, assez récente, était époustouflante, et l'illusion presque parfaite. La piscine se trouvait miraculeusement propulsée dans un paysage méditerranéen, au milieu d'une colonnade antique, avec des cyprès et des oliviers qui frémissaient doucement au vent. Des statues de marbre légèrement érodées par le temps émergeaient des arcades.

- C'est un beau nom, Galatée. Je ne l'ai jamais utilisé, encore. Veux-tu que je m'appelle Galatée ?

Jan rit, un peu gêné.

- Non. Pourquoi changerais-tu de nom ?
- Pourquoi n'en changerais-je pas ? Titania n'est qu'un nom temporaire. Le nom de ce moi-là...
- « Ce moi-là » ?
- Mais oui... J'ai changé de nom aussi souvent que de corps. Je te montrerai, j'ai gardé des rémanences de tous mes anciens « moi »... Que voudrais-tu que je devienne, pour te plaire ?
- Je ne veux pas que tu te modifies.
- Mais pourquoi ? Est-ce que tu me trouves parfaite ?

Jan hésita un instant.

- Tu es parfaite, mais je suis sûr que tes anciens « moi » l'étaient aussi.
- Et toi, tu ne veux pas que je te paye les modifications dont tu rêves ? Je peux le faire, tu sais.

Il suffit de me demander.

Jan se sentait de plus en plus mal à l'aise.

- Je n'ai pas envie de me modifier, Titania.
- Parce que tu es parfait?demanda-t-elle ironiquement, d'un air provocateur.
- Parce que je trouve que cela n'a aucun sens.
- Tu pourrais te déshabiller sans éprouver de honte.
- La honte est le juste sentiment de notre fragilité. On ne meurt pas de honte. Et je ne me déshabille pas très souvent devant les gens.
- Tu pourrais être remarqué dans la foule.
- A quoi cela me servirait ?
- Je ne sais pas. A quoi cela te sert-il d'écrire des poèmes ? Faut-il vraiment que tout serve à quelque chose ?
- Tu m'as remarqué dans la foule. C'est toi qui es venue me trouver. Quand je suis l'amant d'une femme telle que toi, pourquoi aurais-je besoin de modifier mon apparence ?
- C'est ta poésie qui m'a plu. Mais tu es une exception. Mes autres amants étaient tous comme moi.
- Art ?
- Oui.
- Et ma laideur te gêne ?
- Un peu. Pas vraiment. Et puis tu n'es pas laid, tu es brut. Mais cela me fait bizarre, comme de sortir de mon univers.
- Je n'ai jamais autant parlé de mon physique... Et c'est bien la conversation la plus ennuyeuse qui soit ! dit-il en riant et en plongeant dans l'eau chaude.

Il s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras, mais elle restait roide et figée.

- Mon univers n'est-il pas plus beau que le tien ? demanda-t-elle avec une sorte d'entêtement angoissé.

- Tu es riche, Titania, et la richesse donne à la vie une sorte de féerie. Mais tu es emprisonnée dans ton rêve. Moi, je suis dans le vaste monde.

- Et que se passe-t-il d'intéressant dans le vaste monde ?
- Des gens souffrent et luttent et communiquent et créent.
- Moi aussi je souffre et je crée, dit-elle, boudeuse.
- Tu *te* crées, Titania. Avec beaucoup de talent. Mais la création est partage, et tu ne peux pas te partager.
- N'est-ce pas ce que je fais avec toi ?
- Es-tu obligée de donner ton corps pour partager quelque chose avec quelqu'un ?

Titania paraissait presque fragile, maintenant, et son air de souveraineté l'avait quittée. Ses yeux lavande paraissaient au bord des larmes.

- Excuse-moi, je ne voulais pas te faire de peine, dit-il doucement.

Titania le regarda avec une lueur d'affolement et il la prit dans ses bras. Elle n'était plus rigide, et l'accueillait maintenant avec une ferveur presque religieuse. Leur étreinte fut si intense qu'ils oublièrent leur conversation, longtemps après être sortis de l'eau.

Ce soir là, à l'initiative de Jan, ils marchèrent à pied jusqu'au Louvre.

- La pyramide est si petite vue de ta fenêtre, et si grande vue d'en bas.

Titania ouvrait grands ses yeux ; elle appréciait la beauté particulière du lieu. Le vieux palais aux façades ornementées, condensé d'Histoire et d'Art, et la pyramide éclatante de transparence et de lumière. C'étaient toutes les époques qui se rencontraient en cet espace ; les formes géométriques de l'Egypte ancienne, l'esprit médiéval du château royal, et leur coïncidence à la fois baroque et essentiellement moderne.

- Le contraste des matériaux est sublime, murmura-t-elle.

Ils marchaient côte à côte, et Jan avait du mal à détacher ses yeux d'elle, tandis qu'elle regardait la place du Carrousel. Elle paraissait presque phosphorescente dans la nuit, et attirait magnétiquement les regards, comme une créature d'une autre essence qui se fût trouvée là, par hasard, avec lui. Mais pour une fois elle ne songeait pas à elle-même, et cela la rendait encore beaucoup plus belle. Des HR dormaient frileusement au pied de la pyramide. Elle les aperçut avec effroi, et détourna les

yeux, rapidement, inconsciemment, pour les reporter sur les caryatides de la façade. Jan avait faim et lui proposa de manger un falafel dans une ruelle voisine. Elle se laissait faire, songeuse, et lui emboîtait le pas.

- As-tu hérité de toutes tes richesses?demanda-t-il en la voyant faire la moue à la perspective de manger dans la rue, et avec ses doigts.
- Non. Je les mérite, crois-moi.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Est-ce que tu travailles ?
- Oui, pour une entreprise particulièrement florissante.
- Laquelle, sans indiscrétion ?

Elle hésita un peu.

- L'entreprise s'appelle « Mordoré ».

Jan n'avait jamais entendu parler de cette entreprise, et sentit qu'il valait mieux ne pas s'appesantir sur ce sujet. La pensée désagréable de Létourneau lui vint à l'esprit - « *J'aimerais bien savoir si elle a des projets de mobilité, de voyage...* » La question lui brûla les lèvres mais il la ravala.

- Veux-tu que nous rentrions chez toi, maintenant, et que nous essayions une puce d'immersion 3D ?

Elle parut soulagée à l'idée de revenir dans son univers clos et protégé du monde, où la magie des technologies était à l'oeuvre, où il n'y avait pas de pauvres dormant à terre, où elle était la fée unique et toute-puissante.

- Le choix de Titania... lui demanda Jan dans l'ascenseur. C'est parce que c'est une fée ?
- La première fois que j'ai choisi ce nom, oui, c'était pour cette raison. Mais mon « moi » actuel est la deuxième version de Titania.
- Titania 2.0. fit-il en souriant.
- Oui. Et cette fois, j'ai choisi le nom parce que Titania est immortelle.

Quelque chose de lugubre passa alors dans les yeux violets – comme un souffle glacé venu de l'avenir et répandant sur le présent, funeste, une ombre froide.

@@@@@

Les recherches qu'il fit le lendemain en rentrant du travail ne donnèrent pas grand chose. Mordoré paraissait être une petite filiale d'une autre entreprise, beaucoup plus visible, appelée ExTenebra. Il s'agissait d'une entreprise de « réparation fonctionnelle » - Jan connaissait le vocable et savait que cela désignait le remplacement d'organes à visée médicale. Il décida donc de se rendre sur place – Titania n'était pas disponible et la soirée lui paraissait immense et vacante.

Le siège commercial se trouvait sur le Boulevard des Capucines, au milieu de théâtres 3D et de grands magasins des siècles passés. Des rideaux rouges à l'ancienne, des dorures, des vitres d'une impeccable transparence, des sièges capitonnés, des tableaux de maîtres aux murs. Et, bien sûr, des hôtes d'accueil d'une taille réglementaire, artistement coiffés, habillés et modifiés, qui vous accablaient de leur prévenance commerciale. Tout cela se voyait depuis la rue – et Jan hésita un instant avant de pénétrer dans ce lieu du haut luxe. Titania travaillait-elle comme hôtesse ici ? Il la chercha des yeux, mais ne trouva personne qui lui ressemblât. A peine eût-il franchi le seuil qu'un hôte androgyne, à la beauté un peu étrange, vint se poster devant lui.

– Liberton Solay, pour vous servir. Comment puis-je vous aider ?

Jan n'avait pas vraiment réfléchi à sa stratégie.

– Avez-vous des... des catalogues ?demanda-t-il un peu abruptement.

L'androgyne fit une moue comique, mais respectueuse, et lui dit avec un clin d'oeil :

– En général on ne sort le catalogue qu'à la fin... Mais le client est roi, n'est-ce pas ? Puis il se dirigea vers le comptoir où il amena à Jan une tablette souple qui contenait toutes les informations nécessaires.

– Par quoi êtes-vous intéressé ?

– Eh bien... il y aurait plusieurs choses à réparer...

– Bien sûr, nous vous proposons des prix dégressifs quand vous optez pour l'un de nos packages. Vous voyez:ici, cœur/poumons, ou bien là, foie/colon/rate. Ce sont des concepts

très avantageux, tant au niveau de votre santé qu'au niveau du prix. Vous avez déjà une petite idée, peut-être... Une réparation plutôt synthétique ? Plutôt naturelle ?

Jan mit un instant à comprendre.

- Je suppose que le synthétique est moins cher.
- Evidemment, dit l'androgyné en souriant. Mais, si vous voulez mon avis, l'opération étant tout aussi douloureuse, je vous conseille vraiment d'opter pour le naturel. Au niveau fonctionnel, j'entends, c'est le jour et la nuit.
- Comment cela ?
- Eh bien, vous allez vivre avec un foie synthétique, mais très honnêtement, il faudra vous surveiller toute votre vie. (L'androgyné baissa la voix.) Dire adieu aux trois étoiles et vous contenter des puces 3D Gault et Millau ! Pas d'alcool, surtout pas de drogues ...

Jan sourit. La mine dépitée de son interlocuteur montrait combien cette perspective lui paraissait triste.

- Tandis qu'avec un foie naturel, c'est la renaissance complète ! Tous les excès sont permis.
- Oui, bien sûr. Et la différence de prix ?

L'androgyné le toisa d'un air un peu dubitatif.

- Oui, évidemment, c'est une petite fortune. Avez-vous une idée de votre budget ?
- Ce n'est pas pour moi, se hâta de dire Jan. C'est pour un vieil homme, très riche, pour lequel je travaille. Il m'a chargé de venir me renseigner.
- Aaaaah... très bien, très bien. Eh bien alors allez-y, posez-moi toutes les questions !
- Et que proposez-vous chez Mordoré ?

L'androgyné se rembrunit visiblement.

- Il est vrai que les deux entreprises sont plus ou moins liées, mais je travaille pour ExTenebra.

Jan jeta un coup d'oeil sur les affichages lumineux au fond de la pièce. Une pancarte indiquait bien un « étage Mordoré » au 5ème.

- Et puis le profil de votre patron ne correspond pas aux clients de Mordoré.

Jan fronça les sourcils.

- Et pourquoi cela ?
- Eh bien.. comment vous dire ? dit l'androgyné avec un rire gêné. C'est un peu embarrassant, tout ça, c'est comme de voir l'animal se faire tuer en cuisine.
- Vous voulez dire que Mordoré s'occupe de... la collecte des organes ?
- On pourrait le dire ainsi, en effet. C'est du moins le service qu'elle rend à ExTenebra. Mais elle rend également service à ses propres clients.
- Puis-je me rendre dans leurs bureaux ?

L'androgyné quitta son attitude commerciale, tout en demeurant affable.

- Vous êtes journaliste ?
- Non, je suis ingénieur en clonage nutritionnel.
- Je préfère ça, parce qu'ils n'aiment pas les journalistes, là haut.

Il considéra Jan.

- Vous pourriez prétendre que vous êtes un client, après tout.
- J'ai donc le profil ?
- Il n'y a pas de profil type. Pas trop vieux, pas trop riche. Vous convenez parfaitement. C'est au cinquième, ascenseur rouge.

Il se détournait déjà, avec un grand sourire, vers une femme qui paraissait jeune mais dont le maintien général accusait un certain âge. Jan se dirigea vers l'ascenseur et monta jusqu'au cinquième étage, dans une sorte d'appréhension. Une entreprise qui s'occupait de la collecte d'organes ne pouvait pas être tout à fait inoffensive. C'est peut-être pourquoi Titania gagnait autant d'argent. L'atmosphère de Mordoré était légèrement différente de celle de ExTenebra. Ici, des écrans géants diffusaient des spots publicitaires pour des produits de luxe – voyages spatiaux, prostitués de classe A, animaux exotiques, véhicules personnels, incrustations d'or et de diamants... Dans un décor noir et high tech, les écrans se disputaient la vedette avec des objets placés sur des sortes de piédestals :

une robe haute couture de chez Dior, aux couleurs chatoyantes, un étui de RV entièrement en cote de mailles d'or, un terminal 3D dernière génération... Le magasin était conçu pour faire rêver des gens désespérés, et non, comme chez ExTenebra, pour correspondre au standing habituel de clients huppés. La même différence se retrouvait au niveau des hôtes commerciaux – ils ne faisaient pas partie de la vitrine donnant sur la rue, mais d'un antre un peu mystérieux. Jan pouvait voir deux femmes, assez rondes, et un homme plutôt petit, en train de converser à voix basse avec des clients. Parmi eux, un HR, ou du moins à ce qu'il parut à Jan, et une jeune fille particulièrement malade. Une hôtesse, qui portait fièrement son obésité artificielle, vint l'entourer de ses prévenances. Jan resta un moment fasciné par ce corps qui paraissait gonflé à l'hélium, d'une fermeté sans défaut, rebondi et florissant. Rien à voir avec l'obésité naturelle – pas de flaccidité, pas de mollesses de chair où l'oeil répugne à pénétrer.

- Bonjour, je suis le liberton Anne Velopante.
- Bonjour, dit Jan d'un air méfiant.
- Voudriez-vous me confier ce qui vous amène ici ? Vous savez, il n'y a AUCUNE obligation – se renseigner est parfaitement anodin.
- Eh bien, oui, pourquoi pas ?
- Vous êtes familier de notre concept, n'est-ce pas ?

Sa voix était grave et mélodieuse, elle inspirait probablement à tout le monde une confiance immédiate – ce qui signifiait qu'elle produisait l'effet inverse sur Jan.

- Pas dans le détail, non.
- Eh bien, disons que chez Mordoré, nous proposons à nos clients deux sortes de contrats... Le contrat le plus simple, et de loin le plus courant, vous engage à nous livrer un ou plusieurs de vos organes, en échange d'organes synthétiques de remplacement, et d'une assez forte somme d'argent.
- Je vois, dit Jan d'un ton neutre, tandis qu'en son for intérieur, il se demandait comment Titania pouvait supporter de travailler pour ces charognards.
- Quant au second contrat, il est un peu plus spécial... Plus délicat.

- Laissez-moi deviner, dit Jan. Mordoré... Vous proposez une mort assistée ?
- Une mort assistée, certes, mais aussi... l'usage d'une fortune illimitée pendant la période de temps qui la précède.
- Combien de temps ?
- Cela dépend. Ce contrat n'est pas proposé à tout le monde. Il faut un corps jeune et sain, dont les modifications n'ont pas altéré les organes internes, et un profil psychologique particulier. Si vous remplissez les conditions, vous pouvez jouir de une à trois années de fortune avant de nous livrer votre corps.
- Et comment se passe... la livraison ?
- Eh bien... ces détails sont un peu embarrassants... Nous personnalisons à l'extrême le moment de « l'échange ». Beaucoup de nos clients souhaitent s'en aller en douceur, sans réellement connaître l'instant exact où nous procéderons. Nous leur offrons une fin indolore, inconsciente – à moins qu'ils n'aient d'autres desiderata. Certains de nos clients ont une véritable envie de mourir, vous savez. Ils mettent cela en scène de manière très impressionnante.

Jan accusa le coup. Il était empli d'une sorte de colère à l'encontre de Titania. Bien sûr, sa beauté devait inciter les clients à désirer lui ressembler, elle devait être un puissant atout pour la signature de ces contrats spéciaux. Peut-être même une partie de son travail consistait-elle à s'offrir en gage de confiance.

- Excusez-moi, vous ne connaissiez pas une fille très art, les cheveux blancs, répondant au nom de Titania ?

Les yeux de l'obèse artificielle se rétrécirent imperceptiblement.

- Je suis désolée, mon cher, nous avons un code très strict de confidentialité.
- Même pour vos collègues ?

A nouveau, les pupilles s'étrécirent, dans le même mouvement de surprise. Et cela ne pouvait dire qu'une chose.

- Je ne suis pas en mesure de vous dire si je connais ou non cette personne ni si elle fait partie

de notre entreprise ou de notre clientèle.

- Très bien, répondit Jan. Sans indiscretion, vous gagnez bien votre vie ?
- Liberton, je vous prierai de bien vouloir vous en tenir à un entretien professionnel, ou de quitter les locaux de Mordoré.
- Vous ne voulez pas me dire combien vous gagnez tous les mois pour arracher des reins à des pauvres Hors-Réseau ou pour vendre leur propre mort à des filles perdues ?
- Liberton, je...
- Ne vous tracassez pas, Anne Velopante. Je m'en vais de cette entreprise de damnés.

Et il claqua la porte, non sans faire sursauter les autres clients qui, l'air apeuré, écoutaient leurs hôtes qui poursuivaient imperturbablement leur litanie à voix feutrée. Il fut bientôt dans la rue. Les bruits du boulevard l'agressèrent, en sortant de l'établissement parfaitement insonorisé. Ici, tout était trop bruyant et trop rapide, mais il ressentait un infini soulagement. Il ne sut jamais exactement comment il avait rejoint son quartier – sa tête en ébullition, ses sens torturés ne lui parlaient que de Titania. Il lutta quelques minutes contre l'évidence qui l'avait saisi et bouleversé chez Mordoré. Il lutta contre l'idée qu'elle ne *travaillait* pas pour Mordoré, mais qu'elle y était rémunérée princièrement en tant que *cliente* d'un contrat spécial. Il lutta, et puis, il se souvint de la voix murmurante de l'obèse artificielle : « Il faut un corps jeune et sain, dont les modifications n'ont pas altéré les organes internes »... qui se superposa cruellement à celle de Titania « Je n'ai pas le droit de modifier mes organes internes ». Et cette coïncidence acheva de détruire ses dernières résistances. Il était amoureux d'une condamnée à mort, qui avait vendu sa vie, son corps et sa jeunesse pour flamber une ou deux années dans l'incandescence du luxe. Cela expliquait tout – sa fortune féérique, mais aussi sa tristesse et sa solitude. Et n'était-ce pas de tout cela, justement, qu'il était tombé amoureux ? Titania, ce chef d'oeuvre humain, n'était que le produit de ses propres choix, de sa propre histoire, qui l'avait conduite à ce point de perfection et de désespoir qui lui conférait son irrésistible beauté.

Jan se sentait dépossédé et malheureux. Il se dirigea machinalement vers le commissariat et trouva Létourneau à sa place, comme s'il ne s'éloignait jamais de son box modulable. L'agent parut

désagréablement surpris de voir Jan, mais le reçut néanmoins, ferma les parois, et fit émerger du sol un siège – beaucoup moins confortable, nota Jan, que la première fois.

- C'est votre siège d'interrogatoire ? demanda Jan d'un ton sarcastique.
- Non, les sièges d'interrogatoires sont beaucoup plus inconfortables et pourvus de menottes intégrées. Mais je n'ai pas que ça à faire de vous faire l'article sur le mobilier de la police, liberton Corville.
- Qui vous a demandé l'enquête sur Titania ?
- Mais je vous l'ai dit : mon conseil d'administration. Et en ce qui me concerne, ça sortirait de la bouche de Dieu que ça n'aurait pas plus d'importance .
- C'est Mordoré qui enquête sur ses clients, c'est ça ?
- Oh mais je vois que vous avez fait des progrès que vous n'indiquez pas dans votre rapport... Pourtant il y a une clause de confidentialité ; les clients ne sont pas censés...
- Non, ce n'est pas elle qui m'en a parlé.
- Alors comment avez-vous deviné ?
- Peu importe, Létourneau. Jouons cartes sur tables, voulez-vous ?
- Jouons *vos* cartes sur table, oui, c'est l'idée. Quant à moi, comme vous vous en doutez, je n'ai aucune carte à jouer. Je ne suis qu'un flic qui vous a délégué une enquête.
- Mordoré enquête systématiquement sur tous ses clients ?
- Non, je ne pense pas. Celle-là est une cliente spéciale.
- Le « contrat spécial », c'est ça ?
- Oui, oui, mais plus spéciale encore que le contrat spécial. C'est une commande toute particulière d'un milliardaire libertarien. Il souhaite le corps entier, en parfait état, à part le cerveau, évidemment... pour une expérience de greffe de personnalité.
- Ces gens sont des malades...
- Mais ils paient des millions, et l'argent n'a pas d'odeur.
- Quel rapport avec la police ?

- Aucun. Mordoré est une multinationale comme les autres, qui surveille ses investissements comme les autres, avec les moyens de pression habituels... Et la police reste le meilleur moteur à enquêtes, à ce qu'on dirait.
- Je vois. Et moi, je suis le pauvre indic forcé de coopérer à cette opération.
- Exact.
- Et je n'ai rien à faire contre ça.
- Encore exact.
- Parce que sinon vous me harcelez de toutes les procédures imaginables.
- Vous êtes perspicace, Corville. Et maintenant que j'ai répondu à toutes vos questions, il serait peut-être temps de passer à table.
- Je n'ai rien à dire.
- Rien du tout ?
- Rien qui vous intéresse. Elle ne m'a parlé de rien. Nous ne discutons pas de l'avenir.
- Oui, à voir vos yeux cernés, je dirais même que vous ne discutez pas beaucoup, hein Corville ?
- Voilà, c'est ça. Et c'est ça le problème, Létourneau. Je suis sentimental.

Létourneau le dévisagea gravement un moment puis se mit à rire.

- Et vous êtes tombé amoureux de cette poupée artificielle ?
- Oui.
- Et elle ne vous a pas dit qu'elle était en sursis ?
- Non. Combien de temps il lui reste ?

Létourneau le fixa avec acuité, le regard presque méchant.

- N'insistez pas, Corville, vous n'aurez pas cette information.
- Très bien. Que voulez-vous que je vous dise ? Ses préférences sexuelles ? Le motif de ses tatouages ? La déco de son appartement ?
- Tout ce que vous voulez, Corville, tant que j'ai un rapport à transmettre...

- Très bien. Ce sera fait. Je jouerai mon rôle du parfait pigeon. Et vous...
 - Moi ?
 - Vous jouerez votre rôle du flic désabusé qui n'a pas envie de faire de zèle pour une affaire qui ne l'intéresse pas plus que ça.
- Létourneau dévisagea Jan pendant un long moment.
- Je vous prenais pour un raté, dit-il au bout d'une minute. Mais vous commencez à me plaire, Corville.
 - Trop heureux, dit Jan en se levant. Peut-être que la prochaine fois, j'aurai droit au fauteuil de ministre ?
 - Qui sait ?

Jan le salua brièvement et sortit. Les émotions, comme des déesses vengeresses, envahissaient son âme et le piétinaient jusqu'au tréfonds. La peur, la colère, le sentiment d'impuissance, et, surtout cette immense tristesse, qu'il se sentait incapable de contenir, menaçaient de déborder. Il se dirigea vers sa ruelle, douloureux, et emmena Mytho chez lui, comme convenu, pour son bain.

- Tu n'as pas envie de parler, Jan ?demanda le HR dans l'ascenseur.
- Non, pas vraiment.
- Tu n'as pas envie d'écouter, non plus ?

Jan le dévisagea.

- J'ai assez entendu de choses tristes pour aujourd'hui, je crois. Mais au point où j'en suis...

Et, tandis qu'il préparait le bain antibiotique pour la jambe de son protégé, Jan essaya de faire le vide en lui.

- Tu connais l'entreprise Universal Engines ?demanda Mytho.
- Qui ne la connaît pas ?
- Eh bien mon histoire est liée à Charles Blandion.
- Je ne connais pas ce nom.
- L'un des actionnaires principaux de Universal Engines. Une des plus grandes fortunes

d'Europe.

- Toujours maintenant ?
- Oui.

Jan avait fini de préparer le bain et invita Mytho à y faire tremper sa jambe.

- Tu n'as pas l'air d'être lié avec une grosse fortune d'Europe, Mytho.
- Et pourtant... Ces gens-là ont des caprices, tu sais, des marottes pour occuper le temps. Je suppose que ces folies se développent à partir d'un certain seuil de puissance. Toi et moi, on veut plus qu'on ne peut. Et c'est très bien comme ça. Quand on peut plus qu'on ne veut, le désir devient malade, vois-tu. Ces grosses huiles sont tous des pervers.
- Quel rapport avec toi ?
- J'étais un enfant de la balle, moi. Un gamin des rues. Un pilleur de poubelles. Mais j'avais une jolie voix et une frimousse attachante. Et Charles Blandion m'a déniché, dans la crasse où je végétais.
- Pour quoi faire ?
- J'ai d'abord été une sorte d'animal de compagnie, pour lui. Et puis il m'a appris à chanter. Avec un maître de chant et tout le tralala. Il me sortait dans ses dîners, je chantais pour lui pendant qu'il se faisait coiffer, pendant ses trajets en V.P. J'étais nourri, sapé comme un prince, et à l'époque il ne me touchait pas. Alors je suis resté plusieurs années comme ça, en laisse. Jusqu'à mes treize ans.
- Et alors ?
- Alors la perte de ma voix d'ange a été une perte sèche, je peux te le dire. Du jour au lendemain, comme je ne pouvais plus chanter, il s'est servi de moi à d'autres fins.
- Esclave sexuel ?
- Ouais, y'en a qui diraient ça comme ça. Même si dans ma tête, je n'ai jamais été esclave, mais prostitué. Je lui ai fait dépenser des mille et des cents, à ce porc. Des bijoux, des modifications, des vacances en orbite, des restaurants étoilés...

Jan ne put s'empêcher de rire.

- Tu as déjà été dans l'espace ? Toi ?
- Oui, mon vieux. Mais crois-moi, ça n'avait rien de romantique. Et puis bien sûr tout ça a mal fini.
- Pourquoi ? Il s'est lassé ?
- S'il s'était lassé, il m'aurait installé quelque part avec un peu de pognon et je ne serais pas dans ton appartement pour soigner ma gangrène.
- Tu es parti ?
- Oui, je suis parti, mais j'avais bien préparé mon coup. Je lui ai pris tout ce que j'ai pu. Je suppose qu'il aurait laissé couler, si je m'étais contenté d'embarquer des bijoux. Mais j'ai cru bon d'emporter aussi une police d'assurance.
- Des fichiers compromettants ?
- Je suppose oui. J'ai embarqué son RV qui contenait plus de crasses et de magouilles que mille casiers judiciaires réunis.
- Et ça ne lui a pas plu ?
- Non. Ses hommes de main ont joué au chat et à la souris avec moi pendant un peu plus de deux ans. J'étais encore sur le réseau, à l'époque, et il se payait les meilleurs hackers privés. Je ne pouvais pas rester en place plus de quelques jours, avant que les sbires ne débarquent et saccagent toutes mes affaires. Je leur ai échappé de justesse, à quatre reprises, pendant ces deux ans.
- Et le RV ?
- Disparu depuis longtemps. C'est l'une des premières choses qu'ils ont récupérées. Mais Charles devait avoir peur que j'aie fait des copies, ou bien c'était de la vengeance personnelle, je ne sais pas. Toujours est-il qu'il ne rappelait pas ses chiens.
- Et c'est ainsi que tu as basculé hors réseau ?
- Oui. Vivre pourchassé, ce n'est pas vivre, tu vois. Je préfère encore la gangrène.

- Et comment fait-on, concrètement ?
- Je me suis déclaré décédé auprès de tous les organismes possibles. J'ai fermé mon compte bancaire. J'ai jeté mon RV. J'ai lâché mon appartement. J'ai changé de ville. Et vogue la galère.
- Et personne ne t'a recherché ?
- Non. Je suis devenu Invisible.
- Les « invisibles »... C'est comme ça que vous vous appelez vous-mêmes, dans votre jargon, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Et comment on raccroche le réseau ?
- On ne le raccroche pas.
- Il y a bien des gens qui s'en sortent, non ?
- Je n'en connais pas.
- Si on te donnait de l'argent, un appartement, un travail, une nouvelle identité...
- Mais qui ferait ça pour moi ?
- Je ne sais pas. La légion étrangère ?
- Je ne suis pas un soldat. Je ne me prostituerai plus jamais. Je ne suis pas non plus un meurtrier. Je n'ai que la ruelle des Sans-Avenir, et la charité des gars comme toi qui ont encore des yeux pour me voir.

Jan se sentit soudain très las. Cet homme vivait, dormait, vieillissait, à quelques mètres de chez lui, depuis plusieurs années.

- Où est-ce que tu vas pour ta toilette ?
- A la fontaine serpentine, entre trois heures et cinq heures du matin. Les lumières sont éteintes et les vigiles sont somnolents.
- Où est-ce que... tu te soulages ?
- Ca m'arrive d'entrer par effraction dans un logement ou dans un magasin juste pour ça, Jan.

Mais tu n'as pas envie de connaître ces détails, personne n'en a envie. Nous sommes les Invisibles et c'est très bien comme ça.

- Si c'était à refaire, tu le referais ?
- Quoi ? Me tirer de chez Blandion ? Oui, la liberté n'a pas de prix. Je chante parfois dans le métro ; les passants me refilent des morceaux de sandwich. Les leçons de chant sont la meilleure chose que ce salaud m'ait donnée.

Jan se sentait écrasé par le poids de cette misère qui n'était pas la sienne ; et sa propre douleur, pourtant si intense une heure auparavant, lui paraissait irréaliste.

- Comment est-ce que tu tiens le coup ? demanda-t-il à Mytho au bout d'une longue minute de silence, tandis qu'il se rhabillait.
- J'étais un gamin des rues, Jan. J'ai grandi en passant beaucoup de temps à chercher à survivre. Et au final, je ne suis peut-être pas plus désespéré que toi. Est-ce que tu veux me raconter ton histoire, maintenant ?
- Non, Mytho, merci. La prochaine fois, peut-être. Bonne nuit.
- Bonne nuit, Jan le Bon Samaritain.

Jan le raccompagna à la porte en se demandant vaguement où il allait dormir. Puis la silhouette de Mytho se perdit dans l'ascenseur, dans l'ombre, dans la ville, où il rejoignit la foule innombrable des Invisibles. Le nombre exact des HR n'était plus connu de personne. Mais la nuit, dans certains quartiers, on voyait leurs formes allongées par centaines – fantômes urbains, spectres décharnés, dont les mouvements erratiques vous donnaient un frisson. Ils vivaient là comme deux cents, trois cents ans auparavant, imperméables à la technologie qui coulait sur eux sans les affecter. Depuis la grande Désétatisation, on voyait à nouveau des bébés et des enfants des rues – gavroches au regard vif et aux mains lestes, vrais et faux éclopés d'une éternelle cour des miracles, oubliée par l'Histoire. Monde parallèle inquiétant mais à peine réel – où l'on pouvait disparaître, dont l'on ne revenait pas, qui se tenait toujours au bord du champ de vision – mais que l'on ne considérerait jamais en face. C'était le revers amer, le retour à l'âge de pierre au cœur même de la civilisation – et la promesse informulée de sa destruction prochaine.

Jan ne voulait pas penser à Mytho, et surtout pas à Titania, et prit deux somnifères pour oublier tout ce qu'il avait appris au cours des dernières heures. En s'endormant, il eut une vision de Titania dans la rue, dormant sur un carton sous un porche, sa peau scintillante noircie de poussière. Puis l'inconscience le prit, brutalement, et le délivra.

@@@@@

Le lendemain, quand il se présenta à la Tour des Innocents à l'heure du rendez-vous, Jan se sentait plus anxieux et plus noué que s'il s'était agi d'une rupture. Mais lorsqu'elle ouvrit la porte, il arriva ce qu'elle faisait arriver à chaque fois – la réalité extérieure se dissolut, et avec elle tous les sentiments étrangers au désir – dans cet orage violent qui lavait le monde de toutes ses scories inutiles, il ne restait plus qu'elle.

Ils en étaient à ce point de l'amour où la passion physique, comme une lumière vive, absorbe tout le reste, et ce ne fut qu'après avoir fait l'amour compulsivement, avec une malade intensité, qu'ils rompirent le silence.

- C'est drôle, dit-elle. D'avoir le corps si heureux, et d'être en même temps si triste.
- Post coïtum animal triste, cita Jan, machinalement.
- D'être si vivante, et si près de ne l'être plus, ajouta Titania.

Jan avait décidé de ne pas lui poser de question à ce sujet. Il s'était même promis de ne pas la harceler, d'accepter tout ce qu'elle voudrait lui donner sans protester – une heure, une année, la parole ou le silence.

- Comment était-ce, les expériences de mort 3D ? demanda-t-il.

Elle abaissa et releva ses paupières nacrées, lentement, et sourit.

- La sensation de la mort n'est pas spectaculaire. C'est une sensation familière, banale, comme de s'endormir, de tomber, ou de faire un malaise. Cette sensation nous est déjà arrivée plein de fois.
- Tu ne crains pas la mort, alors ?

- Je n'ai pas dit cela. Je suis triste de devoir arrêter de vivre.
- Parce que tu es heureuse ?
- Oui.

Elle lui adressa un regard clair – c'était un aveu limpide qui coulait de ses yeux comme des larmes transparentes.

- Je suis heureuse de t'avoir rencontré, Jan, et d'avoir quelque chose à regretter. Mais je n'aurais pas pu te rencontrer si ma vie avait été différente. Tu ne te serais jamais retourné sur la femme que j'aurais été.
- Ne suis-je pas le poète ?
- Peut-être, mais c'est moi qui ai aimé ta beauté intérieure, et pas l'inverse.

Jan sourit, vaincu. Titania se leva, et traversa l'appartement dans la lumière descendante, pour mettre de la musique. Il s'agissait d'une voix de hautecontre – d'une force et d'une pureté sublime – et Jan ne put s'empêcher de songer à Mytho, avant ses treize ans, chantant ce genre de morceaux pour un milliardaire au désir malade. La voix était progressivement accompagnée par différents instruments acoustiques et synthétiques, qui battaient un rythme répétitif de plus en plus rapide, comme dans un boléro de l'ancien temps. La voix d'ange envahissait l'appartement, son lent crépuscule, et jusqu'à leurs corps assouvis. Jan se sentait flotter et presque disparaître dans la perfection de cet instant. Mais il reprit conscience en voyant des larmes perler des paupières closes de Titania.

- Titania, murmura-t-il, caressant.
- Je vais devoir partir pour un très long voyage, lui dit-elle. Il va falloir nous quitter. C'est un engagement que j'ai pris, pour mon travail. Je ne peux pas m'y dérober.
- Je sais, murmura-t-il encore.
- Tu sais ? reprit-elle vivement.

La musique était réglée pour s'abaisser automatiquement au son des voix. L'ange se fit soudain plus lointain, comme si son vol les avait effleurés et que sa course l'emmenait maintenant ailleurs.

- Je sais, oui, dit Jan. Je suis allé chez Mordoré. J'ai... j'ai compris.

Titania se leva précipitamment et se mit à faire les cent pas. Elle ne pleurait plus, et paraissait en colère.

- Excuse-moi, dit-il. Je ne voulais pas faire intrusion, je voulais...

Mais la colère était passée, elle paraissait maintenant affolée, terrifiée, comme une créature volante piégée dans une boîte.

- Laisse-moi, finit-elle par articuler. Laisse-moi, laisse-moi.

Jan voulut se redresser et s'approcher d'elle, mais elle sortit *littéralement* les griffes – des lames effilées et redoutables venaient de sortir de sous ses ongles avec un cliquetis métallique. Il la considéra un instant, interdit. Elle était nue, et d'une fragilité si troublante malgré ses lames rétractiles, qu'il n'osa pas la brusquer.

Il récupéra ses affaires, maladroitement, en faisant tomber des objets à plusieurs reprises, tandis qu'elle le fixait, immobile.

- Je t'appellerai ce soir, balbutiait Jan. Je viendrai demain. Je ne veux pas qu'on se quitte comme ça...

Elle ne répondait rien, et il continuait sur le même ton. Quand il fut prêt et sur le point de partir, elle rentra les griffes et lui dit :

- Comme ça ou autrement, Jan, qu'est-ce que ça change ? Nous savions tous les deux que c'était la dernière fois.

Jan la regarda encore.

- La dernière fois ? répéta-t-il. Non, je n'en savais rien, je croyais que...

Mais les mots s'étranglaient dans sa gorge, parce qu'il la voyait devant lui, et que son corps ne lui inspirait plus seulement du désir et de l'admiration, mais également une profonde tendresse.

- Me promets-tu de me revoir ? S'il te plaît ? Cette nuit ? Demain ?
- Oui, articula-t-elle. Si tu veux. Appelle-moi tout à l'heure.

Il ne se rappela jamais le dernier regard qu'elle lui adressa – parce qu'il était trop occupé à retenir son émotion. Et la rue l'aspira, l'éloigna d'elle avec une force invincible. Le fragile appartement de verre où la musique et l'amour avaient résonné lui paraissait maintenant aussi révolu, aussi inaccessible qu'un instant passé.

Il ne put s'empêcher de l'appeler, presque tout de suite, tandis que ses jambes fébriles le portaient malgré lui. Et elle répondit, presque tout de suite, très calme.

- Tu ne vas pas les laisser faire, Titania... Tu peux fuir, tu peux refaire ta vie ailleurs, avec moi. Je t'aiderai, Titania, je te cacherais, nous détruirons toute trace de toi et tu resteras avec moi...

Jan sanglotait au téléphone et il ne se rendait pas compte que sa voix entrecoupée était difficilement compréhensible.

- Raconte-moi, Jan, comment tu me sauveras.
- Je connais un Hors-Réseau, il nous aidera. Tu disparaîtras comme lui, tu détruiras ton RV, tu te feras porter décédée, nous changerons de ville, personne ne te retrouvera.

Titania lui posait des questions enfantines, et il y répondait avec toute la détermination aveugle de sa douleur. Leur conversation dura de longues minutes – jusqu'à ce qu'il arrête de pleurer, et qu'ils recouvrent tous deux leur calme. Il était devant chez lui.

- Quand est-ce que tu viens me retrouver ? demanda-t-il. Et où ?
- J'ai besoin de temps pour régler mes affaires. Et pour prendre ce dont j'ai besoin. Je te rejoindrai demain, à midi pile. Tu t'occuperas de moi ?
- Oui.
- Et tu ne m'abandonneras jamais ?
- Non. Où dois-je te retrouver ?
- Là où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.
- Tu seras là Titania ? Jure-moi que tu seras là.
- Je te le jure, souffla-t-elle. Je t'aime, Jan.

Les mots avaient traversé l'espace et pénétré dans son âme comme aucune parole, aucun poème, jamais, ne l'avait fait.

Et ce fut dans cet état de fièvre qu'il passa la nuit la plus blanche de toute son existence. Des images morcelées de Titania lui revenaient sans cesse, ainsi que son parfum, le timbre de sa voix. Le bonheur d'être aimé, l'espoir de la posséder pour toujours, lui gonflaient la poitrine et l'emplissaient de désir. Mais cette symphonie de sentiments était traversée d'une obscure dissonance, qui le tenait éveillé et inquiet. Il l'appela au milieu de la nuit, mais elle ne lui répondit pas.

Au matin, il se prépara comme à l'accoutumée, et décida d'aller au travail pour régler quelques affaires avant un départ éventuel – et la matinée fut lente, et vide. Enfin, le cœur battant, il se rendit avec beaucoup d'avance à la fontaine serpentine, et tenta de calmer son angoisse exaltée en regardant la foule.

L'horloge de son RV paraissait le narguer, et il fut prêt à jurer à un moment que le temps reculait plutôt que d'avancer. Mais midi sonna ; et, alors qu'il observait la foule de plus en plus lointaine pour dénicher la silhouette tant aimée, il fut interpellé par une jeune femme en uniforme de livraison, à quelques centimètres de lui.

- Liberton Jan Corville ?
- Oui, dit-il sans la regarder vraiment, les yeux toujours fixés vers le lointain.
- Je dois procéder à une vérification de votre identité avant de vous remettre un colis.
- Un colis?répéta-t-il en fronçant les sourcils et en tendant machinalement son RV pour le scan. Ici ? Dans la rue ?
- Oui. A la fontaine serpentine, à midi pile. N'aviez-vous pas rendez-vous ?

Quelque chose s'effondra à l'intérieur de Jan, ne laissant qu'une enveloppe vide, autour d'un chaos total.

La livreuse ne parut pas remarquer son trouble, et elle poursuivit sa tâche sans ciller. Le colis était une grande valise de marque, blanche et nacrée. Il ne voulait pas l'ouvrir, ne voulait pas la recevoir, et restait là, béant, attirant malgré lui les regards de quelques personnes alentour. Et puis le RV sonna, et un absurde espoir fit de nouveau arriver le sang jusqu'à son cœur. Mais ce n'était pas

Titania. C'était Létourneau.

- Corville?disait la voix embarrassée.
- Quoi ?
- L'enquête est terminée, mon vieux. Je ne vous embêterai plus.
- Qu'êtes-vous en train de me dire ?
- Votre amie a... honoré son contrat. A l'instant. Je viens de recevoir un coup de fil.
- Honoré son contrat... répéta Jan, hagard.
- A midi pile, dans les locaux de Mordoré. Elle a demandé qu'on vous prévienne, et qu'on vous dise... attendez, je l'ai noté quelque part... qu'on vous dise qu'elle avait choisi de s'en aller pendant la lecture de son 851ème souvenir.

Jan n'avait pas raccroché, mais il était incapable de parler. L'univers venait de s'effondrer, de se désaxer, de perdre son centre. Pourquoi était-il encore vivant ? Et pourquoi cette foule était-elle si indifférente ?

- Corville ? Corville ? Vous penserez à me rapporter le crypteur, hein ? Mais rien ne presse, bien sûr. Toutes mes condoléances, vieux.

Jan raccrocha machinalement, et resta longtemps là, les mains crispées sur la valise nacrée, incapable de faire un geste, avant de parvenir enfin à se réfugier dans son appartement.

@@@@@

La vieille Xia tenait entre ses doigts tremblants un diamant de taille moyenne, monté en pendentif, qui scintillait de manière presque surnaturelle au milieu de l'éclairage blafard de la rue. Mytho, en face d'elle, avalait un bol de nouilles avec une expression mutine.

- Ca vous paiera la retraite, à toi et au vieux Chow. Et peut-être quelques soins, aussi... il n'a pas l'air bien en forme depuis un moment.
- Où est-ce que tu as eu ça ?

- C'est Jan qui me l'a donné.
- Jan ? Mais il n'est pas riche...
- Je ne sais pas comment il a eu tout ça, et je vais te dire, s'il n'a pas envie de m'en parler, je ne vais pas le forcer. Je l'ai vu en début d'après-midi remonter chez lui avec une grande valise – le genre de bagage chic et cher qui se remarque tout de suite dans un aéroport. Et puis, quelques heures plus tard, il est descendu avec sa valise. Et avec une sale gueule. Et il m'a appelé pour me la donner, comme ça, sans explication.

Les yeux de la vieille femme s'allumèrent de curiosité.

- Qu'est-ce qu'il y avait, dedans ?
- Un trésor incroyable !

Mytho faisait durer le suspense.

- Je n'en croyais pas mes yeux, c'était non seulement le passeport pour revenir dans le Réseau, pour avoir des soins, mais aussi pour faire ce que je voulais de ma vie...

La vieille femme serrait son diamant dans sa main, jalousement, et se mit à rire.

- Qu'est-ce que tu vas faire de ta vie, Mytho ?
- Je vais devenir chanteur. Je serai une grande star, dit Mytho très sérieusement et très calmement.
- Tu me signeras un autographe ?

Mytho riait comme un enfant.

- J'ai enlevé tout ce qu'il y avait dedans: les robes Chanel-Dior, les bijoux, les objets d'art. J'ai tout mis dans des sacs de sport et je les ai laissés dans différentes consignes. J'avais trop peur de me faire dépouiller.
- Et tu vas dormir dehors ce soir ? demanda Xia, incrédule.
- J'ai pris une petite chambre d'hôtel encore assez minable, il faut y aller progressivement, et surtout bien réfléchir.
- A quoi ? Je ne dois pas gâcher cette chance, Xia. C'est la chance, l'unique chance de ma vie.

Si je la laisse passer, je pourrai dans la rue. Ca mérite réflexion.

- Et Jan ? Pourquoi t'a-t-il donné tout ça ?
- Il est ravagé, le pauvre. Il n'a rien voulu dire. Je ne sais pas dans quoi il a trempé. Peut-être que c'est par mesure de sécurité. Peut-être qu'il a tué une femme riche. Peut-être qu'il cherche à éviter les ennuis.
- Lui ? Tuer une femme ? Je ne crois pas, c'est un poète.
- Un poète, dis-tu ?

Mytho caressait une idée, dans sa tête, et ses yeux brillaient.

- Tu crois qu'il pourra m'écrire des chansons ?

Xia haussa les épaules. Un client arrivait, et elle se détourna de son pas traînant de vieille femme fatiguée, la main droite crispée à en blanchir les jointures sur le morceau d'espoir qu'elle renfermait.

@@@@@@

En vrac, dans une boîte blanche vernie, s'étalait un pêle-mêle de puces 3D. Il s'agissait de toutes les puces d'immersion que Titania avait achetées . Jan y plongea la main et les laissa déborder et couler, lisant des fragments de titres phosphorescents. Abou Simbel. Niagara Falls. Le grand 8 de Las Vegas. Le lagon polynésien. Toutes ces pépites de sensations enfermées dans ce coffret de poupée. Il avait envie de commencer par ces puces – de toutes les lire, une par une, jusqu'à la nausée, pour communier encore avec elle. Pour mettre ses pas dans les siens et ressentir ces sensations qu'elle avait choisies et éprouvées, qu'elle avait voulu lui faire connaître.

Mais il ne pouvait fixer son attention sur elles, car son regard était attiré par les quatre autres coffrets, ouverts sur son bureau, où il y avait, disposés en un ordre parfait, tous les souvenirs de Titania. Tous sauf un. Huit cent cinquante minutes éparées, qu'elle avait choisi de conserver, de se remémorer, d'immortaliser. Ils étaient là, numérotés, et Jan savait que chacun d'eux recelait une vague d'émotions qui le relierait à elle – et qui l'emporterait ensuite encore plus loin dans son absence. C'était comme un vin empoisonné, une drogue puissante qui vous attirait avec toutes les

voix des Sirènes. Que se passerait-il s'il cédait à la tentation ? Ou, plus exactement, qu'allait-il se passer *quand* il céderait à la tentation... Car cet héritage mémoriel était impossible à rejeter ou à détruire. On ne pouvait se débarrasser ainsi de huit cent cinquante minutes vécues par une personne aimée. C'était le gouffre entrouvert, qui vous attirait magnétiquement vers les profondeurs. La boîte de Pandore qu'on ne pouvait pas ne pas ouvrir.

Enfin, il y avait ce qu'il considérait comme le cœur lumineux et frémissant, encore, de son absente : le RV recouvert de nacre et d'écailles, qui modulait parfois des notes graves de flûte de Pan. Il faudrait sans doute des jours entiers à Jan pour en explorer le contenu. Mais il en avait fait le tour, comme on peut survoler un paysage, avant de pénétrer plus avant dans ses cavernes mystérieuses. Il y avait là une demi-douzaine de rémanences différentes de Titania, avec lesquelles il pourrait converser, échanger des impressions, des souvenirs. Une demi-douzaine, qui portaient les icônes de ses différents « moi ». La dernière en date était celle qu'il connaissait – mais les autres icônes, qui portaient des noms différents, des couleurs, des âges, des traits, des tatouages, des implants, différents, conservaient malgré tout une incroyable parenté avec celle qu'il avait aimée. Comme deux œuvres d'art d'un grand artiste portant la marque inimitable et indéfinissable de leur créateur, les divers avatars de Titania se ressemblaient comme des sœurs, et produisaient une impression presque semblable, qui devait être la quintessence de sa personnalité. Elles étaient toutes belles, et paraissaient les multiples visages d'une déesse aimant à se réincarner sans cesse. Ces six visages l'emplissaient de terreur et de trouble – et il savait qu'il y avait pour chacune de ces incarnations des centaines de photos, de vidéos, de souvenirs. Il pourrait connaître chacune successivement pour l'appréhender enfin tout entière...

Sans réfléchir, dans un état de désarroi profond, il activa sur son propre RV la rémanence de sa mère. Il avait besoin d'elle, de sa sagesse perdue qui l'avait si longtemps guidé dans ce monde piégé.

- Maman ? murmura-t-il.
- Je suis là, Jan.
- Pourquoi as-tu accepté de créer une rémanence de toi-même ?

- Je l'ai fait pour rester auprès de toi, Jan. Pour que mes pensées, mes convictions ne disparaissent jamais.
- Mais tu as toujours été contre ces choses là...
- C'est vrai. Mais j'étais aussi contre ma propre mort, dit-elle en riant.

Jan leva les yeux. Le visage de la Rémanence était un peu flou, mais extraordinairement expressif, comme si sa mère lui parlait depuis l'espace.

- Combien de temps as-tu passé pour créer la rémanence ?
- Trois mois de travail quotidien.
- Trois mois de réponses à des questions posées par le logiciel...
- Oui, en quelque sorte.

Jan laissa passer un silence, ses yeux courant machinalement sur tous les objets de Titania.

- Comment peut-on faire son deuil, Maman ? Comment ?
- Le deuil est le travail du temps, et non le tien. Tu dois... tu dois boire le calice, jusqu'à la lie.
- Boire le calice, répéta-t-il.
- Boire le calice, jusqu'à la lie, répéta la Rémanence.

Cette expression, étrangement, lui parut pleine de sens. Il regarda à nouveau les puces d'immersion 3D, les coffrets aux souvenirs, les icônes des six Rémanences.

- Le deuil est-il un chemin que l'on parcourt ? demanda-t-il.
- Le deuil est un labyrinthe, dont on ne cherche pas l'issue.

Jan fut frappé, à nouveau, par le sens de cette phrase.

- Pourquoi tes paroles me bouleversent-elles autant, alors que tu n'existes plus, Maman ?

La Rémanence sourit – ou du moins c'est ce qu'il sembla à Jan.

- Nous n'avons jamais pu avoir cette conversation de mon vivant, dit-elle.

Jan essuya les larmes qui coulaient involontairement de ses yeux. Il respira plusieurs grandes bouffées d'air, et se mordit les lèvres.

- La femme que j'aime s'est transformée en objet, dit-il.

- Que veux-tu dire?
- Elle a fait de son propre corps son moyen et sa fin – une marchandise ultime, un talisman, une œuvre d'art. Elle est morte, comprends-tu ? Mais elle me laisse son œuvre, tout entière.
- Elle devait t'aimer beaucoup pour te léguer son œuvre.
- Cette œuvre est un labyrinthe, Maman. Un labyrinthe où je m'apprête à entrer.
- Pour faire ton deuil ?
- Je ne sais pas, je ne cherche pas d'issue. Je veux boire le calice jusqu'à la lie.

La Rémanence, ce qui était assez rare, ne trouva rien à répondre, et il la désactiva.

Un poème lui trottait dans la tête depuis tout à l'heure. Les mots se bousculaient, désordonnés, comme s'ils cherchaient à sortir de lui. Il fallait qu'il les écrive, vite, pour que sa tête soit à nouveau vide.

Morte tu es, fille de cendre et de ravage

Et j'effeuille un à un tes multiples visages,

Tes corps superposés qui me content l'histoire

Sans sens de tes métamorphoses illusoires.

Je m'immerge sans fin dans l'univers statique

Où je peux toujours voir tes spectres numériques

S'émouvoir et bouger – me désirer encore...

Franchissant à l'envers les portes de ta mort.

Je t'ai aimée, fille de neige et d'artifice

Reine de chair et de diamants, je t'ai aimée,

Chef d'oeuvre de rêve et de sang, beauté factice,

Que reste de ton corps étreint et disloqué ?

L'explosion de tes organes éparpillés,

Et, dans mon cœur saignant, ta blanche cicatrice.

Lorsque les mots eurent trouvé leur place hors de lui, Jan prit une longue douche massante, sous laquelle il versa des larmes invisibles. Puis, rasséréiné, il avala une dose de nutriments, et se saisit de son casque d'immersion 3D. On pouvait entrer dans un labyrinthe par n'importe quelle porte. Mais une idée s'imposa à lui... *Franchissant à l'envers les portes de ta mort...* Et il commença son long retour en arrière par le souvenir n° 850.

Février 2015

